

Université catholique de Louvain

DEPARTEMENT DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

La consommation de psychotropes chez les jeunes dans une ville émergente du Burkina Faso.

Par Mademoiselle Marie Deridder

Directeurs : Prof. Pierre-Joseph Laurent
Jacinthe Mazzocchetti

Lectrice : Prof A-M. Vuillemenot

Mémoire présenté en vue de
l'obtention du diplôme d'études
spécialisées en anthropologie

Session de septembre 2006

A la veille de clôturer ce travail, je souhaite remercier tout d'abord l'ensemble des personnes rencontrées et les différents organismes qui m'ont accueilli avec mes questions. Sans eux, ce travail n'aurait pu être mené à bien. J'ai une pensée spéciale pour tous les jeunes rencontrés, Moussou, Youssouf, Youri, Selim, Noufou, Karim, Djouba, Boubaki, Cissé,...

Merci également à ACE-RECIT et son président Monsieur A. Sawadogo pour son soutien à tous les niveaux durant l'ensemble du séjour. Les moyens mis à ma disposition m'ont permis de me concentrer entièrement sur mon terrain sans me préoccuper des aspects logistiques que ce dernier impliquait.

Le voyage réalisé dans le cadre du présent travail a été rendu possible grâce à l'intervention financière du Conseil interuniversitaire de la Communauté française de Belgique - Commission universitaire pour le Développement - Rue de Namur, 72-74, 1000 Bruxelles -

<http://cud.ciuf.be>.

Je désire remercier tout particulièrement mes promoteurs – le Professeur P-J. Laurent et J. Mazzocchi – pour leur soutien, l'encouragement et l'aide à la réflexion dont ils ont témoigné tout au long de cette expérience.

Un tout grand merci à Tasséré Ouédraogo pour son soutien, sa patience, son écoute, son énergie et sa passion. Merci à Alice avec qui j'ai partagé cette magnifique aventure.

Enfin, je remercie du fond du cœur tous mes proches et amis pour leur énorme soutien et leur confiance inébranlable en moi, tout particulièrement Simon.

Table des matières

Introduction.....	4-12
Chapitre 1. Substances psychotropes et consommations : chanvre indien, médicaments psychotropes, solvants organiques et alcool.....	13-37
❖ Le chanvre indien.....	14
❖ Les médicaments psychotropes.....	21
❖ Les solvants organiques.....	27
❖ L'alcool.....	31
❖ La première fois.....	36
Chapitre 2. Consommer pour travailler.....	38-45
❖ Le chargement et déchargement des camions.....	38
❖ Le maraîchage.....	40
❖ Les mines d'or.....	42
❖ Une marge dans la société.....	45
Chapitre 3. Les regards extérieurs : les Autres, la famille et les filles.....	46-59
❖ Les Autres.....	46
❖ La famille.....	47
❖ Les filles.....	53
Chapitre 4. Arrêter de consommer.....	60-65
❖ Comment arrêter ? Une autre vie.....	61
❖ Pourquoi arrêter ?.....	62
❖ Une possible réinsertion sociale ?.....	64
Conclusion.....	66-71
Bibliographie.....	73

Introduction

Dans le cadre du DES en anthropologie, avec une autre étudiante, je suis partie réaliser un terrain de quatre semaines dans une ville émergente du Burkina Faso. Ce travail en est le fruit. La durée de ce séjour est d'emblée trop courte pour réaliser un véritable terrain au sens ethnographique puisque le leitmotiv de la discipline est la longue durée en terme d'années. Néanmoins, toutes les deux, nous avons littéralement été prises, accaparées par le terrain et submergées par une foule d'éléments. Heureusement, nous étions soutenues, aidées, encouragées, motivées par un ancien étudiant de l'université de Ouagadougou, Tasséré Ouédraogo. Dans un premier temps, il nous a pris par la main et conduit dans sa ville natale en nous expliquant et réexpliquant avec beaucoup de patience une foule de choses nécessaires pour pouvoir se mouvoir et vivre dans notre nouvel environnement. Cela allait depuis la façon de se laver les mains, de manger jusqu'à la manière d'aborder certains sujets dans nos entretiens. Nous avons été des plus attentives bien que parfois maladroites. Sa présence et son dynamisme nous ont été très précieux. Je pense que si nous avons pu pénétrer un minimum l'épaisseur de nos terrains respectifs en si peu de temps, c'est en grande partie grâce à lui. De plus, enquêteur infatigable, il ne nous a laissé que très peu de répit. Et je l'en remercie !

La problématique de départ de ce travail est la consommation de psychotropes chez les jeunes dans une ville émergente du Burkina Faso et l'ensemble des représentations qui y sont associées. Comme Werner le définit, une substance psychotrope est une substance pharmacologiquement active dont au moins un des effets est de modifier le fonctionnement du système nerveux central et, par voie de conséquence, d'agir sur le psychisme et le comportement. Se retrouvent sous cette appellation, entre autres, le café, le thé, le chocolat, le tabac, certains médicaments, l'alcool, l'opium et ses dérivés, la cocaïne et ses dérivés, le cannabis, les hallucinogènes, etc. L'idée est de se centrer sur les produits dont la consommation abusive est à haute toxicité et représenterait un risque potentiel non seulement pour l'individu mais également pour la collectivité. Ces substances sont l'alcool, le chanvre indien, les médicaments psychotropes, l'héroïne, la cocaïne et les solvants.

L'intention de cette expérience et de la réflexion associée n'est pas d'aborder cette problématique ni d'un point de vue médical sur base de la distinction pathologie/normalité, ni d'un point de vue judiciaire essentiellement répressif. En effet, l'enjeu n'est pas de porter un

jugement de valeurs sur certaines pratiques ou de les considérer avec un a priori négatif comme des actes de délinquance juvénile. L'important est de donner la parole à ces jeunes et de comprendre tout ce qui gravite autour de la consommation de psychotropes. Cette question est bien plus complexe que ce qu'un raisonnement binaire peut nous offrir. Un individu, entité infiniment complexe, est à la fois un et multiple. La consommation de certaines substances ne reflète qu'une facette de ce dernier qui ne peut être résumé à celle-ci.

Ensuite, la consommation de psychotropes est un révélateur des transformations à l'œuvre dans la société rencontrée. La structure familiale traditionnelle change, évolue, se désagrège. Les relations hommes/femmes se modifient. Le cheminement pour devenir un homme ne semble plus aussi évident et soumis à conditions.

Enfin, la consommation de psychotropes et la stigmatisation que subissent ces jeunes permettent d'interroger les processus de construction de la marge d'une société. Le Petit Larousse définit le fait d'être « en marge de » comme étant le fait d'être « plus ou moins en dehors, à l'écart de ». ¹ « En marge de la société » est défini par « sans s'intégrer au groupe social et sans se soumettre à ses normes. » ² Ainsi, la marge d'une société est a priori située plus ou moins en dehors de celle-ci. Elle est souvent considérée comme devant être résorbée par la société ou, mieux encore, détruite. Ainsi, la marge dérange, fait peur et plus rarement questionne. Mais, n'y a-t-il qu'une seule marge, ou bien est-elle multiple ? Ne se soumet-elle pas aux normes de la société ? Est-elle vraiment hors société ?

Cheminement...

Mes premières expériences et réflexions associées à la consommation de psychotropes remontent à quelques années. Elles sont liées à un ami et son histoire de vie. Issue d'un milieu bourgeois catholique, je considérais la drogue comme le pire des fléaux qu'il fallait fuir comme la peste. Puis j'ai rencontré un jeune qui m'a forcé, malgré lui, à réinterroger mon a priori. Il a suivi un tout autre chemin que moi. Passé par une maison de correction, ancien dealer de cocaïne et autres substances, il m'a ouvert les yeux sur d'autres réalités. Lors de notre rencontre, il consommait encore occasionnellement de la cocaïne, surtout le week-end

¹ *Le Petit Larousse illustré*, Larousse-Bordas, Paris, 1998, p. 632.

² *Op. cit.*, p. 632.

pour tenir le coup toute la nuit dans les boîtes de nuit. J'ai assisté à cela remplie de sentiments mélangés de fascination, d'impuissance, de révolte, de peur, de tristesse. Je devais comprendre. Pourquoi acceptait-il de payer ces brefs moments d'exaltation intense lorsqu'il était sous influence par des moments de mal-être physique et psychique aussi profond ? Encore aujourd'hui, de nombreuses questions restent et resteront sans réponse.

Suite à une première expérience au Burkina Faso dans le cadre d'un stage en première licence en sociologie, lorsque la question de la monographie s'est posée, j'ai souhaité repartir en Afrique. Ma première expérience très enrichissante m'avait laissé un goût de trop peu, de trop bref. J'ai alors eu l'occasion de prendre part à un projet proposé par P-J. Laurent et J. Mazzocchetti sur la question de la protection de la jeunesse et la délinquance juvénile dans une ville émergente au Burkina Faso. Ainsi, la problématique décrite ci-dessus est née.

Sur le terrain, très rapidement, il m'est apparu que la question de la consommation de psychotropes est un sujet délicat. Au départ, l'existence de cette activité est niée par les jeunes que je rencontre. *Il n'y a pas ça ici. A Ouaga oui, mais pas ici.* (discussion dans un groupe de thé avec des jeunes) Puis, au cours des discussions, ressort l'idée qu'il existe quand même des *histoires de drogues*. Il est alors possible d'en parler au grand jour et en groupe mais uniquement dans l'optique de dénigrer cette activité. Tout le monde a déjà vu des personnes sous influence, qu'elle soit celle de l'alcool ou d'autres substances. Tout le monde sait qu'il existe certains produits comme le *tabac* ou chanvre indien, les *comprimés* ou médicaments vendus dans la rue, ou encore les *dissolutions*, c'est-à-dire la colle servant à réparer les chambres à air. L'alcool, lui, est considéré à part parce que légalement autorisé et socialement admis. Ainsi, selon les dires, ces produits seraient consommés mais seulement dans certains quartiers de la ville situés en périphérie, par les jeunes vivants dans la rue. Ces derniers sont des *bandits, des drogués qui fument le tabac pour voler et se battre ou être des coupeurs de route*³. *Ils sont mauvais et ne veulent pas travailler.* Personne n'a jamais consommé quoi que ce soit. Au pis, ils boivent de la bière ou de la Guinness avant de sortir au dancing. Personne n'a de connaissances qui consomment ces produits. Lancer le terrain semble très difficile... Néanmoins, ces premières impressions témoignent du caractère tabou et secret de la consommation de psychotropes.

³ Les coupeurs de routes stoppent les camions sur les routes afin de voler le chargement de ceux-ci. Cette activité est réalisée avec plus ou moins de violence. Au mieux, le chauffeur se retrouve indemne sur le bord de la route avec son camion, au pire, il est assassiné.

Ensuite, nous avons continué notre parcours jusqu'au niveau de l'Action Sociale, organisme de l'Etat, s'occupant de problèmes ayant trait au social. Celle-ci tente de résoudre les différents entre citoyens ou problèmes rencontrés par ceux-ci sans passer par l'instance du tribunal, comme par exemple la recherche de paternité. Dans une des sections de l'Action Sociale, nous avons rencontré un animateur de l'AEMO (Action Educative en Milieu Ouvert). Ce dernier nous explique qu'il travaille notamment avec les jeunes de la rue et que ceux-ci consomment effectivement toutes sortes de substances. Pour le soir même, une rencontre est organisée avec un groupe d'enfants de la rue vivant au niveau d'un lieu public. Cependant, l'animateur nous prévient qu'il faut être prudent par rapport au sujet de la *drogue*. En effet, selon ce dernier, les jeunes considèrent qu'il s'agit de leur vie privée. Ainsi, à l'Action sociale, ils sont au courant du fait que certains consomment. Ils le constatent via les effets visibles de ces substances mais n'abordent pas vraiment ce sujet.

Le soir venu, Tasséré et moi, nous nous rendons au niveau de ce lieu public et rapidement, un groupe de jeunes nous rejoint. Nous nous installons un peu à l'écart sur des bancs en bois de manière à former un semblant de cercle. Les jeunes vont et viennent sauf quelques uns qui restent, s'assoient et écoutent. Nous sommes présenté par l'animateur comme nous intéressant aux difficultés rencontrées par les jeunes dans la rue. La discussion se lance par les présentations des jeunes qui restent et semblent intrigués. Différentes questions sont abordées sur la vie dans la rue de manière générale, les difficultés qu'ils rencontrent et les raisons qui les ont conduites à vivre dans la rue. Chacun des jeunes parle à son tour de manière assez réservée. Ils expliquent brièvement quelques éléments de leur parcours personnel. Ils en profitent pour exprimer la souffrance qu'ils vivent au quotidien. L'ambiance est relativement lourde. Ces discussions sont réalisées en mooré et traduite par Tasséré, à l'exception d'un jeune qui s'exprime directement en français. A la fin de la discussion, la question de savoir s'ils connaissent l'existence de la consommation de psychotropes est abordée de manière très générale. Tout en étant gêné, un jeune explique qu'il ne consomme pas et que personne du groupe ne consomme. Cependant, à l'extérieur du groupe, il existe des personnes qui consomment. Nous n'approfondissons pas le sujet. La discussion se poursuit et un nouveau rendez-vous est fixé avec le groupe le lendemain soir, sans la présence de l'animateur de l'AEMO.

Le deuxième rendez-vous se déroule au point de rencontre du groupe de jeunes. Le jeune parlant français réalise la traduction. Les discussions sont plus animées. Néanmoins, chaque

jeune parle à son tour, quand il a reçu la parole. Chacun livre à nouveau des éléments de son parcours personnel. Lorsqu'un jeune à la parole, il vient s'asseoir sur un petit tabouret en bois devant moi et parle. Les autres sont positionnés tout autour de nous, debout, en cercle fermé. Il n'y a pas véritablement de débat. Ce jeu de chaise musicale s'est mis en place malgré moi. Mes incitations à débattre restent sans effet. Cela témoigne du fait que nous sommes en présence d'un groupe relativement hiérarchisé qui ne permet pas de s'interrompre l'un l'autre, chacun ayant sa place. Cela permet de maintenir un certain ordre et de ne pas échauffer les esprits. Il y a un responsable perçu comme le père ou le tonton qui s'exprime toujours en premier, ouvrant ainsi la discussion. Ce dernier est beaucoup plus âgé que les jeunes et ne vit pas dans la rue. La moyenne d'âge se situe entre 16 et 20 ans mais certains sont bien plus jeunes et ont à peine une douzaine d'années. Ce groupe est d'ailleurs qualifié d'*enfants*. Le responsable possède l'un ou l'autre bras droits qui sont également nettement plus âgé que le reste du groupe (plus de 25 ans).

A un moment de la discussion, la question de la drogue est à nouveau lancée. Un jeune qui, je l'apprendrai plus tard, ne vit pas avec les autres, s'exprime en français à ce sujet. Il explique que c'est un problème bien présent qui concerne tout le monde, particulièrement *ceux qui n'ont pas les moyens*, c'est-à-dire qui sont confrontés à des difficultés d'ordre matérielles et financières. Le jeune a tendance à monopoliser la parole, et l'ordre qui régnait où chacun s'exprime tour à tour est rompu. Très rapidement, les jeunes commencent à discuter entre eux. Les voix montent. Un individu extérieur au groupe de discussion interrompt les débats. Il est ivre et commence à nous insulter. Le ton monte. Du centre, je suis reléguée à la périphérie du groupe. Celui-ci se place entre moi et l'individu. Les jeunes me demandent de partir et de revenir plus tard. J'apprendrai par la suite que cet individu a été blessé lors d'une bagarre au cours de la nuit. Je ne saurai jamais si cela était en lien avec l'incident de la soirée bien que je le suppose. Cet épisode témoigne du fait que la question de la drogue est particulièrement délicate. Elle l'est d'autant plus auprès d'une population qui subit déjà de nombreuses étiquettes et ne souhaite pas voir s'ajouter à celles-ci la consommation de psychotropes. Ce groupe de jeunes va maintenir jusqu'à la fin de mon séjour qu'ils ne consomment aucune substance. Après mon retour, j'apprendrai que l'un d'entre eux a été surpris entrain de consommer des solvants organiques. Lorsqu'un autre jeune lui a demandé pourquoi il ne m'en a pas parlé, il n'a rien répondu.

L'idée d'un terrain sur la question de la consommation des psychotropes par les jeunes semble relativement compromise. Après plusieurs tentatives infructueuses, je pense plutôt

réorienter ma recherche sur la vaste question des jeunes de la rue, sans totalement perdre de vue mon objectif initial.

Suite à cette première expérience, je suis entrée en contact avec le responsable d'un groupe de jeunes situé sur un autre lieu public. Après quelques rencontres, la confiance s'est installée et j'ai pu être présentée au reste du groupe. L'organisation de ce dernier est très différente du précédent. Le responsable est perçu comme un grand frère et non comme un tonton ou un père. Alors que le père incarne l'autorité, la protection et l'obéissance, le grand frère est plutôt caractérisé par les conseils qu'il donne et son écoute attentive. Les différents membres du groupe se voient plutôt comme un groupe d'amis, de frères qui partagent les mêmes conditions de vie et sont sur un même pied d'égalité. Il n'y a pas vraiment de hiérarchie. Ils sont plus âgés que le premier groupe. Ils ont tous plus de 20 ans. Ils doivent également collaborer pour charger et décharger les camions, source essentielle de petits revenus. Les discussions sont animées. Tout en respectant l'autre et son opinion, chacun n'hésite pas à donner son avis. Lors de la première rencontre avec le groupe, le responsable m'a demandé s'il pouvait fumer du chanvre indien. J'ai répondu par l'affirmative. Les dernières réticences à aborder la question de la consommation de psychotropes se sont évanouies. J'ai alors repris espoir par rapport à ma problématique initiale.

Parallèlement aux discussions avec les groupes de jeunes, de fil en aiguille, je suis entrée en contact avec d'autres consommateurs ou anciens consommateurs de diverses substances. Ceux-ci sont à chaque fois contactés par des personnes que j'ai rencontré au préalable. Ces dernières m'introduisent auprès de la personne et assistent au début de l'entretien, parfois à son entièreté afin que la confiance puisse s'établir. Les gens rencontrés étaient contactés car consommant ou ayant consommés au minimum du chanvre indien.

Une méthode...

Je suis partie remplie de conseils et de recommandations glanés auprès des uns et des autres, en ayant lu quelques livres sur les questions de méthode en anthropologie et en ethnographie. Néanmoins, sur le terrain, on a le sentiment de se retrouver plutôt seul avec une foule d'interrogations. Les conseils et lectures semblent tout à coup bien loin et forment quelques

trop larges balises. Ouvrir un terrain, c'est l'inconnu absolu avec tout ce que cela implique d'exaltant et de désagréable. Pouvoir discuter, évoquer ses inquiétudes et questions, partager des moments de joie avec mes deux compagnons de voyages a été un énorme avantage dans ce voyage. De plus, être suivie et maintenir un contact avec les encadreurs est important afin de garder confiance en soi et dans son terrain.

Progressivement une méthode plutôt intuitive s'est mise en place. Tout d'abord, vu le caractère très délicat du sujet de discussion, les rencontres ou entretiens devaient se passer dans un endroit discret. Ainsi, soit je me rendais dans un lieu choisi par mon interlocuteur, soit je proposais d'aller discuter autour d'un verre dans un petit établissement sans éclairage, à la faveur de la nuit où l'anonymat était garanti. Il était important de suivre mon interlocuteur dans son rythme, dans sa façon de parler, d'entrer en contact, de bouger. S'il recherchait le contact visuel ou au contraire, préférait éviter les regards, s'il était plutôt détourné de moi ou direct, il fallait s'adapter et respecter ces moments. Parfois, j'ai eu l'impression que ma présence disparaissait aux yeux de mon interlocuteur qui se lançait dans un monologue pas forcément en rapport avec « mon sujet ». Bien que difficile, lâcher prise et perdre le contrôle est aussi important à certains moments pour se laisser toucher par l'Autre et entrer véritablement en interaction.

J'utilisais les mots que mon interlocuteur employait après qu'il me les ait expliqués. S'il parlait de *drogue*, je parlais de *drogue*. S'il parlait de *tabac*, je parlais de *tabac* et ainsi de suite. La première étape a été d'apprendre tout un lexique et sa signification concernant la consommation des psychotropes. Utiliser les mots de mes interlocuteurs a permis de rentrer sur invitation petit à petit dans leurs univers.

Souvent, le ton utilisé était celui de la confiance. Une relation de confiance et de respect prenait place. Cela implique qu'une relation unilatérale où l'enquêteur pose des questions et l'enquêté répond n'est pas possible. Le contact ne pouvait pas débuter et finir après un entretien. Ainsi, tout au long de mon terrain, une partie de ma journée était consacrée à aller saluer les uns et les autres, à passer du temps avec eux, à prendre des nouvelles et à rigoler ensemble. Il est essentiel de savoir donner pour pouvoir recevoir. De plus, ces moments de respiration plus légers permettaient ensuite d'aborder des thèmes plus lourds. Il était également important de ne jamais demander de précisions au niveau des lieux ou des

personnes mentionnées lors des discussions, l'objectif n'étant pas de démanteler un réseau ou une filière. La discrétion était de mise.

Enfin, tous ces moments passés et leurs détails sont inscrits dans ma mémoire et un cahier de terrain, support essentiel.

Djouba, Moussou, Selim, Youri et les autres...

Le texte qui va suivre est issu de mes observations et participations tout au long de mon terrain. Il est enrichi par des extraits de récits de personnes rencontrées. Celles-ci sont toutes des Mossé, ethnie majoritaire de la région. J'ai choisi de reprendre les récits de quelques jeunes qui sont particulièrement parlant sur la question de la consommation de psychotropes. Quelques notes biographiques sont présentées ci-dessous sans trop entrer dans les détails afin de préserver l'anonymat. Les noms ont également été changés. Protéger mes interlocuteurs est essentiel vu le caractère délicat du sujet abordé. Au Burkina, la politique répressive à l'égard des consommateurs et vendeurs de psychotropes est extrêmement sévère. Pour avoir été pris à fumer du chanvre indien, un individu peut faire six mois de prisons ferme.

A la stature impressionnante, Djouba, 30 ans, est un ancien consommateur et vendeur de chanvre indien et de médicaments psychotropes. Entre 17 ans et environ 27 ans, il a été mêlé *aux histoires de drogues*. Il a également plongé dans l'alcool. Djouba a connu une vie mouvementée durant ces années. Il a été arrêté plusieurs fois pour troubles de l'ordre public, jamais en rapport avec l'usage, la détention ou la vente de stupéfiants. Aujourd'hui, il a stoppé toutes consommations et toutes activités dans ce domaine. Il s'est stabilisé et fait du maraîchage. Il s'est marié. Il a une femme et un bébé.

Youri, 26 ans, n'est jamais allé à l'école. Il s'est expatrié un temps en Côte d'Ivoire et a travaillé dans les plantations de cacao. Pendant quelques mois, il est également passé par les sites aurifères. Consommateur de chanvre indien depuis l'âge de 14 ans et de médicaments psychotropes, il travaille actuellement comme maraîcher. Depuis six mois, il se lance occasionnellement dans la vente de chanvre indien. Il n'a jamais rencontré de difficultés ni avec la gendarmerie, ni avec la police.

Selim, environ 25 ans, consommateur de chanvre indien, est passé par les sites aurifères. Il a également connu des problèmes d'alcool. Il s'est essayé un temps à la vente de chanvre indien. Il a maintenant stoppé cette activité. Son rêve est d'avoir un lopin de terre à cultiver et d'élever quelques moutons.

Moussou, 35 ans, est considéré comme le responsable d'un groupe de jeunes vivant sur un lieu public. A 9 ans, il a abandonné l'école et depuis s'assume seul bien que toujours en relation avec sa famille. A partir de 13-14 ans, il a commencé les *conneries* comme les bagarres, la consommation d'alcool, de solvants organiques, de médicaments psychotropes et de chanvre indien. Il s'est fait arrêté plusieurs fois pour vagabondage, pour troubles de l'ordre public et une fois, pour détention de chanvre indien. Il est également passé par les sites aurifères. Depuis ses 20 ans, il a stoppé toute consommation à l'exception du chanvre indien et de la bière. Pour beaucoup, il est maintenant considéré comme quelqu'un de sage, un grand frère dont il faut écouter les conseils. Lorsqu'on le rencontre, tout comme Djouba, on sent qu'il a beaucoup vécu.

De nombreuses zones d'ombres quand au parcours de mes interlocuteurs sont restées. Délibérément, je n'ai pas cherché à tout éclaircir. Là n'est pas l'objectif de ce travail. Il est important de rester dans le respect de la vie privée de chacun.

Dans le texte qui suit, les citations sont en italiques ou dans un format différent du texte afin de mettre en évidence la parole de ces jeunes.

Chapitre 1. Substances psychotropes et consommations : chanvre indien, médicaments psychotropes, solvants organiques et alcool

Ce chapitre présente les différentes substances rencontrées dans la ville étudiée. Ces dernières sont le chanvre indien, les médicaments psychotropes, les solvants organiques et l'alcool.

Dans les témoignages recueillis, il semble que l'héroïne, la cocaïne et leurs dérivés ne soient pas (encore) commercialisés dans la ville étudiée. Ces substances sont connues par certains, suite à des séjours à l'étranger (comme au Ghana) où celles-ci sont vendues et consommées. La raison invoquée pour expliquer l'absence de ces produits est leur coût prohibitif. Seule une frange très restreinte de la population pourrait se permettre la consommation de ces produits.

Selon l'Organe International de Contrôle des Stupéfiants (OICS), les trafiquants de drogues se tournent de plus en plus vers les pays de l'Afrique de l'Ouest situés le long du golfe de Guinée pour acheminer illicitement de la cocaïne provenant d'Amérique du Sud vers l'Europe et, dans une moindre mesure, l'Amérique du nord. Les pays pointés plus particulièrement sont le Ghana, le Nigéria, le Cap-Vert, la Guinée. L'Afrique de l'Ouest serait utilisée non seulement comme zone de transit mais également comme base logistique d'entreposage. La cocaïne serait essentiellement consommée dans les villes et centres touristiques d'Afrique de l'Ouest. Cependant l'OICS craint que le transbordement croissant de drogues illicites dans la zone du Golfe de Guinée ne produise un effet de contagion, entraînant une augmentation de l'abus de drogues dans les pays de ces sous-régions. L'OICS précise que l'abus de cocaïne reste encore relativement faible. En Afrique de l'Ouest, le Nigéria et le Sénégal sont les principaux pays concernés par cette problématique. Néanmoins, l'évolution des filières de trafic de cocaïne et l'apparition de nouveaux itinéraires risquent d'avoir des répercussions et d'entraîner une propagation de l'abus de cocaïne. Par suite de l'intensification du trafic illicite, par exemple au Nigéria et au Togo, le prix de la cocaïne a déjà sensiblement baissé. L'abus d'héroïne, quant à lui, reste très peu répandu.⁴ Dans le cadre d'un premier séjour au Burkina Faso, il m'a été permis de constater la vente de cocaïne à Ouagadougou, située à une bonne centaine de kilomètres de la ville étudiée.

⁴ ORGANE INTERNATIONAL DE CONTROLE DES STUPEFIANTS, *Rapport annuel 2005*, p. 46-55.

❖ Le chanvre indien

Selon J-F. Werner, le chanvre indien serait apparu en Afrique de l'Ouest « pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le sillage des troupes américaine (au Sénégal) ou lors du retour dans leurs foyers des soldats démobilisés (cas du Ghana). »⁵ J-F. Werner souligne que « dans ces deux pays, en moins de cinquante ans, non seulement l'usage de ce psychotrope s'est répandu dans une partie de la population mais il est devenu aussi un produit d'exportation. »⁶ Il poursuit en expliquant qu'« à l'heure actuelle, on note dans toute l'Afrique un développement considérable des cultures de cannabis, que ce soit en Afrique de l'Est (Kenya, Ouganda, Zimbabwe), en Afrique centrale (République centrafricaine, Congo, Zaïre, Burundi), en Afrique australe (la province du Natal en Afrique du Sud produirait plus de chanvre indien, ou *dagga*, que tous les autres pays africains réunis), en Afrique de l'Ouest (Sénégal, Gambie, Ghana, Nigeria, Guinée), sans parler du Maroc en Afrique du Nord. Destinée au départ à une consommation domestique ou à des marchés locaux, cette production intéresse maintenant les marchés nationaux, régionaux, voire internationaux, et le chanvre indien représente quantitativement l'essentiel du trafic des drogues. »⁷ L'OICS précise que l'Afrique est le deuxième producteur mondial d'herbe de cannabis (après l'Amérique du Nord), comptant pour 28% dans le total mondial avec près de 12 000 tonnes.⁸

Le motif principal invoqué par les jeunes hommes rencontrés pour expliquer la raison de leur consommation de *tabac* ou chanvre indien, est leur situation précaire tant à un niveau économique que familial. Fumer du tabac leurs permet d'arrêter de penser à cette situation. Issues de familles polygames, ceux-ci sont orphelins d'un ou des deux parents, n'ont pas de frère issu de la même mère qu'eux, voient leur mère chassée de la cour paternelle, sont envoyés à l'étranger pour travailler,... Au sein de la grande famille, ils occupent ainsi une position fragilisée.

Marie : Pourquoi est-ce que tu prenais le tabac ?

Djouba : Je pensais beaucoup et moi j'étais seul avec ma mère : pas de frère, pas de grand frère, pas de petit frère. Pour gagner ma vie, c'était dur. C'est ça que moi je pensais.

⁵ WERNER, J-F., *Urbanisation et déviance. Etudes anthropologiques sur la drogue au Sénégal*, Cahier des Sciences Humaines, n°29 (1), Paris, 1993, p. 6.

⁶ WERNER, J-F., *Op. cit.*, p. 6.

⁷ WERNER, J-F., *Op. cit.*, p. 6-7.

⁸ ORGANE INTERNATIONAL DE CONTROLE DES STUPEFIANTS, *Rapport annuel 2005*, p. 49.

Ensuite, ces jeunes hommes n'ont pas de situation économique stable ni d'activités génératrices de revenus fixes. Ils réalisent différents petits boulots lorsque l'occasion se présente : charger et décharger les camions, pousser la charrette, être main d'œuvre sur un chantier de construction, être marchand ambulant de tissus ou d'autres marchandises, etc. La plupart sont passés par les sites d'orpaillage et la recherche de l'or (quasi toujours infructueuse). Nous reviendrons sur ce point par la suite. Nombre d'entre eux ont également beaucoup voyagé à l'intérieur et à l'extérieur du Burkina, à la recherche de travail, suivant les opportunités qui s'offrent à eux.

Youri : je fume...j'ai commencé à fumer par manque de moyen, parce que je n'avais pas l'argent et puis je pense beaucoup. Je pense trop. Et si je fume, je deviens content et je pense que je vais avoir l'argent. Ça me donne du courage. [...] Comme c'est la jeunesse là, si tu promènes, tu vas avoir les petits travaux et tu vas gagner l'argent et acheter. [...] On est ensemble ici aujourd'hui. Mais si demain, on voit l'or à côté, on dit que ça marche, moi je pars là-bas parce que je suis un chercheur. Je suis l'argent.

Le chanvre indien se présente sous la forme d'un broyat de feuilles et de tiges obtenu après séchage. Il peut être de qualité variable selon sa provenance. Pour être commercialisé, celui-ci est emballé dans un carré de papier brun qui, une fois refermé, représente une boule de taille variable, depuis celle d'une grosse bille à celle d'une petite balle de ping-pong. Il s'agit d'une *boule*. Cette dernière est vendue 100 FCFA. Il s'agit du format le plus courant. Il existe également des *boules* plus grosses vendues pour 250 FCFA. Ce sont des *quarts*. L'approvisionnement des usagers est assuré par de nombreux petits vendeurs fournissant, au jour le jour, une clientèle fidèle.

Le chanvre indien peut être nommé de différentes façons. Le nom connu du grand public est le *tabac*. Cependant, étant illicites, les activités de vente et de consommation du chanvre indien se déroulent sous le sceau du secret. Les consommateurs utilisent alors différents noms pour ne pas être repérés. Parmi ceux-ci, je peux citer le *gam*, le *yamba*, le *joint*, le *live*, la *science*.

Marie : Il y a d'autres noms pour parler du tabac ?

Youri : D'autres noms...tabac, tu sais que c'est populaire, tout le monde connaît ça. Si tu viens et tu dis « tabac », tout le monde sait que tu es un drogué. Si tu dis « science » c'est mieux...

Jeune de la rue : quand on parle de « gam » ou de « live » ou de « science », seul ceux qui en consomment qui peuvent savoir de quoi on parle. [...] c'est un mot codé que personne d'autre ne peut savoir. Ça permet de faire, en fait, de causer, de parler, d'échanger sans que les autres ne sachent.

Le chanvre indien est en général consommé quotidiennement, bien que cela dépende des moyens financiers du fumeur. Pour consommer le chanvre indien, l'usager arrache de manière experte une fine feuille blanche collée à l'intérieur du carton des emballages des paquets de cigarettes. Cela s'appelle *raper*. Celle-ci est utilisée pour rouler une sorte de cigarette sans filtre dans laquelle est disposé le chanvre indien. Le fumeur fabrique ainsi un *rape*. Au préalable, le consommateur a veillé à retirer les graines égarées dans le broyat. Dans le cas contraire, il risque de subir de lourds maux de tête. Le chanvre indien n'est pas mélangé au tabac de cigarettes. Ensuite, assis ou couché, à l'aide d'une allumette ou au contact d'une cigarette, le fumeur allume son *rape*. Il aspire de longues *tiir* ou bouffées de fumée en les retenant le plus longtemps possible à l'intérieur de ses poumons. Une impression de calme, d'apaisement semble envahir le fumeur et se dégage de celui-ci. Il parle plus lentement, plus calmement. Le fumeur réfléchit plus longuement avant de parler, comme pris par une profonde réflexion. Il est *content avec lui-même*, saisi d'une agréable sensation d'euphorie. Le taux d'agressivité potentielle semble diminuer. Parfois, le fumeur peut être pris de somnolence.

Marie : Qu'est-ce que ça fait comme effet le tabac ?

Djouba : Le tabac là ? Le tabac ça monte tout à la tête. Tu penses rien, tu es content. Tu penses que tu es content.

Youri : je fume pour avoir le cœur déposé, la mémoire reposée, pour vivre comme les autres. [...] Si tu le fumes [le tabac], tu as le cœur reposé. Tu te fâches pas avec les gens. Tu rigoles avec les gens. Tu es content avec les gens. Tu ne penses pas trop. Tu crois bien en ton avenir. Même si tu n'as pas l'argent, tu crois qu'un jour tu vas gagner l'argent. Mais par exemple, si je fume pas, si ma mémoire vient sur l'argent, elle va me dire : comment on va faire pour avoir l'argent, est-ce que je vais pouvoir avoir l'argent ? Si je fume, alors je me dis que l'argent, je vais l'avoir. Ça me pousse. Ça me donne du courage.

Moussou : Au moins, moi je peux dire quand même qu'avec le chanvre indien j'ai eu beaucoup d'idées de ne pas faire de conneries. [...] Parce que si je prends le chanvre indien, je fais que rêver du bon. Je ne fais que rêver du bon et je fais du bon.

Si le jeune a absorbé une quantité suffisante, il se met à *sciencer*, à avoir un flot de pensées, d'idées et d'images libérées par la stimulation de son imagination. Cette *science* lui permet de penser à son avenir, à ce qui est bien pour lui, de manière positive. Elle le motive à garder espoir dans la recherche d'un travail et d'argent. Fumer du tabac n'est pas perçu comme un problème mais comme faisant partie intégrante d'une solution.

Djouba : Le tabac...c'est les pensées, la « science ».

Youri : Le tabac...s'il arrive là...ça donne des pensées, des sciences aussi. Tu sciences beaucoup.

Jeune de la rue : Donc quand on consomme, c'est tout ce qui peut améliorer sa vie que l'on pense. C'est pour ça qu'on appelle « science ».

Moussou : Maintenant, je fais que je prends le chanvre indien en travaillant, en sciencant mon avenir.

L'objectif principal de la consommation de chanvre indien est d'arriver à cet état qui permet au fumeur de *sciencer*. Ce produit est également consommé afin d'avoir le *cœur dur*, d'avoir de l'énergie, de la motivation et de ne plus avoir peur. Cela permet de chasser la fatigue et d'augmenter le rendement au travail, tant au niveau du maraîchage qu'au niveau de la recherche de l'or. Nous reviendrons sur ce point dans le deuxième chapitre. Parfois, il est également utilisé pour se mettre dans l'ambiance avant une soirée, pour sortir de sa réserve afin, par exemple, d'aborder une fille ou de danser. Généralement, dans ce dernier cas de figure, les jeunes préfèrent l'alcool au chanvre indien.

Pour l'anecdote, nous étions aller boire un verre avec, entre autres, Moussou, avant de sortir au dancing. Après quelques bières et Guinness pour certains, Moussou ne semble pas trop dans l'ambiance. Il est assez calme et parle peu. Il se lève et emprunte une moto. Après une quinzaine de minutes, il revient de bonne humeur et est *chaud chaud chaud*. La transformation du personnage est radicale. Plus tard, il m'expliquera qu'il est retourné chez lui pour fumer du *tabac* afin d'être dans l'ambiance.

Il est important de souligner que, selon mes interlocuteurs, même sous l'influence du chanvre indien, à condition de ne pas dépasser sa dose, tout acte posé est conscientisé et voulu par son auteur. La consommation contrôlée de chanvre indien ne peut servir d'alibi à de mauvaises actions. Mohamed Ben Amar explique que « contrairement à l'alcool et à plusieurs drogues, le cannabis ne conduit ni à la violence ni au crime. En fait, plutôt que d'induire un comportement violent, il tend à le supprimer. On note généralement un état d'apaisement et une atténuation des tendances agressives chez la plupart des gens. Les actes criminels commis sous l'influence du cannabis s'expliquent davantage par des facteurs psychosociaux que par des variables pharmacologiques. »⁹

Youri : le tabac, ça dépend...en fumant là, ce que tu crois, c'est ce que tu vas faire. Si tu fumes en croyant que tu vas faire une bonne chose, en finissant de fumer, tu vas faire une bonne chose. Si en fumant maintenant, tu mets dans ton idée que tu vas faire une mauvaise chose, en finissant de fumer, tu vas faire une mauvaise chose.

Djouba : Les gens qui fument le tabac...parce qu'il y a des gens qui fument pour créer des bagarres. [...] il y a des gens aussi qui prennent ça en souriant, en riant, en s'amusant et puis il est content.

⁹ BEN AMAR, M., *Pharmacologie du cannabis et synthèse des analyses des principaux comités d'experts*, Drogues, santé et société, volume 2, n°2, Montréal, 2004, p. 9-10.

Chaque consommateur connaît la dose qui lui est appropriée pour pouvoir *sciencer*. En général, il évite de la dépasser.

Marie : Chacun connaît sa dose ?

Djouba : Si c'est pas ça, tu peux créer beaucoup de problèmes.

Youri : je connais mon degré. Si ça arrive dans mon degré, je coupe.

Marie : Et comment est-ce que tu as appris à connaître ton degré ?

Youri : Parce que j'ai duré dans ça. Parce que ça a duré que je fume.

Marie : C'est déjà arrivé que tu dépasses la dose ?

Youri : J'ai déjà fumé et puis ça dépasse la dose. Maintenant quand je fume, quand j'arrive, je sais que si je dépasse un degré, ça va pas être bien avec moi. La tête fait mal.

Marie : Et dans ton comportement ou dans ta façon d'être, il y a des choses qui changent ?

Youri : Je ne sais pas me contrôler.

Marie : Qu'est-ce que tu fais alors ?

Youri : Quand je dépasse la dose, je tourne en rue et je cherche un coin et je dors.

Si jamais le fumeur dépasse sa dose, il perd le contrôle de lui-même. Cela contraste avec l'idée répandue chez les fumeurs de chanvre indien qu'il n'est pas possible de déceler si ce dernier a ou non consommé, à moins d'être soi-même un consommateur ou un ancien consommateur. Remarquons que la maîtrise de soit est une valeur sociale cardinale chez les Mossé.¹⁰

Djouba : Il y a des gens qui prennent ça et il n'y a pas quelqu'un qui peut connaître que lui il prend si il n'y a pas quelqu'un qui le voit. C'est secret.

Youri : non quelqu'un ne peut pas savoir. Si je fume, c'est moi seul qui sait que j'ai fumé. Plus celui qui fume comme moi aussi. C'est lui qui peut savoir. [...] mais ceux qui ne fument pas ne peuvent pas savoir.

La dose nécessaire pour pouvoir *sciencer* augmente lentement, progressivement en fonction de l'accoutumance au chanvre indien. Néanmoins, les excès sont évités car chacun sent lorsqu'il est *chargé*, c'est-à-dire lorsqu'il arrive à l'état où il peut *sciencer*.

Youri : Ça dépend du tabac quoi. Il y a du bon tabac et puis il y a le faux tabac. Si c'est le bon tabac, si tu n'as jamais fumé, si tu fais deux tiirs seulement, vraiment tu es déjà chargé. [...] Ceux qui prennent toujours, ça va pas durer et puis ça va sortir. Mais ceux qui n'ont jamais pris, ils peuvent prendre le matin même jusqu'au soir c'est toujours avec lui. Mais ceux qui sont habitués, s'ils prennent au moins vers les 20h là, à 21h, c'est fini et tu vas prendre un autre pour pouvoir dormir.

Selim : Quand tu prends une boule à toi seul, si c'est bien fort, la dose te prend au maximum de 40 min.

Marie : donc plus tu fumes, moins les effets durent longtemps donc est-ce que tu as envie de fumer plus ?

Youri : oui oui, toujours plus.

Marie : mais comment tu fais par rapport à ta dose ?

¹⁰ BADINI, A., *Nâître et grandir chez les Moosé traditionnels*, Ed. Sepia, Saint-Maur-des-fosses, 1994, p. 58.

Youri : bon si je prends, ça travaille dans ma tête donc moi je sais que je dois limiter comme ça. Mais si je ne suis pas arriver, dedans, ça ne travaille pas beaucoup. Mais si c'est arrivé, toi-même tu sais que ton cerveau travaille beaucoup.

Le chanvre indien peut être consommé soit en groupe soit seul. Les sanctions judiciaires à l'encontre des fumeurs de chanvre indien sont très sévères. Un fumeur peut encourir 6 mois pour avoir fumer un *rape*. Dès lors, les fumeurs sont très prudents. Youri fume ainsi essentiellement seul, dans sa chambre, chez lui. Il camoufle l'odeur avec de l'encens ou une bougie parfumée. Lorsqu'il est dans les *jardins* situés en périphérie de la ville, il s'isole par rapport aux autres maraîchers et s'enfonce un peu dans la brousse pour fumer à son aise, toujours seul. Personne ne doit savoir qu'il consomme, pas même ses petits frères qui cultivent avec lui. Parfois Youri partage un *rape* avec un ami ou fume devant une personne à condition d'avoir pleinement confiance en sa discrétion. De plus, fumer avec d'autres personnes suppose d'encourir le risque que celles-ci soient arrêtées. A l'interrogatoire, elles risquent alors de dénoncer d'autres consommateurs ou vendeurs.

Youri : C'est pas une chose qu'on doit faire en public pour fumer quoi. Donc si moi j'ai envie de fumer, je me cache et je fume.

Djouba fumait le chanvre indien seul chez lui ou bien chez des amis, en groupe. C'était l'occasion de partager un *rape* en écoutant de la musique et de discuter de la vie en général. Moussou fume généralement en groupe, avec les autres jeunes de son groupe vivant dans la rue. Le soir, à la nuit tombée, lorsqu'il n'y a plus de travail, quand le lieu public où ils vivent, se vide peu à peu, les jeunes du groupe se rassemblent. Des nattes sont étendues, certains s'allongent. D'autres installent l'un ou l'autre banc en bois et s'assoient. Ils partagent et savourent un *rape* en discutant de la vie. Seuls les yeux brillants peuvent être distingués dans une nuit noire. Cela favorise les confidences. Cette petite réunion dure tard dans la nuit jusqu'à ce que les uns et les autres s'endorment sur place ou dans un coin un peu à l'écart. Ce sont des moments très calmes et très agréables après l'effervescence et l'agitation qui règnent dans ce lieu, véritable fourmilière en journée. Les jeunes apprennent à se connaître, des liens d'amitiés se tissent. Cela permet de se sentir moins seul lorsque l'on est déjà exclu par le reste de la société.

Certains lieux sont ainsi privilégiés pour fumer un *rape*. La condition primordiale est que le fumeur s'y sente en sécurité. Ainsi, les jeunes de la rue sont les seuls à fumer dans un lieu public en ville. Cependant, ils fument dans leur coin, sur leur territoire, sur leur lieu de vie, de

travail et « d'habitation ». Ensuite, la plupart des fumeurs consomment chez eux, dans leur chambre. Il s'agit d'un endroit sécurisé où, a priori, personne ne peut venir les déranger.

Selim : Si je veux fumer chez moi, je rentre dans ma maison, et je rape, j'allume et je fume. C'est dans ma maison. C'est pas tout le monde qui rentre. Si c'est pas mon petit frère qui a besoin de causer avec moi qui va venir. Lui aussi il rentre pas comme ça, il me prévient.

Les fumeurs affectionnent les endroits très calmes, peu fréquentés et frais, à l'abri des rayons brûlants du soleil. Chaque consommateur a ainsi son ou ses lieux de prédilection. Personne ne fume en rue ni dans les bars ni au dancing.

Mes interlocuteurs expliquent que, grâce à la fumée, le chanvre indien agit sur le cerveau, au niveau de la tête et non pas sur le corps, dans le sang.

Selim : le chanvre indien, ça c'est seulement, quand tu prends...seulement c'est ton cerveau. Le cerveau qui analyse les choses. Tu sciences. Ton corps est sévère...

Marie : ça veut dire quoi sévère ?

Selim : Sévère veut dire...si tu veux faire tous les mouvements, ça va. Tu ne sens pas...rien. [...] le chanvre indien c'est la fumée...quand tu prends c'est une bonne fois que ça continue dans le cerveau, ça te met dans les idées, sciencer, ...

C'est une des raisons invoquées pour justifier le fait que le chanvre indien serait moins toxique que les autres substances. De plus, certains jeunes argumentent que le chanvre indien est un produit naturel et non synthétisé par l'homme comme, par exemple, les médicaments. Notons que d'autres consommateurs sont conscients de la toxicité du chanvre indien.

Marie : est-ce que tu trouves que le tabac, c'est toxique pour ton corps ?

Youri : moi je sais mais je sais pas comment faire parce que je fume ça pour avoir la mémoire reposée. Donc je sais mais je n'ai pas le choix.

Les consommateurs rencontrés sont tous de sexe masculin. Il semblerait que très peu de femmes consomment le chanvre indien. De plus, elles seraient encore plus prudentes que les hommes. Les consommatrices sont très rapidement associées aux prostituées ou à des filles faciles de mauvaise vie. La question des femmes consommatrices de chanvre indien reste un point important à approfondir.

❖ Les médicaments psychotropes

La consommation de médicaments psychotropes ou *comprimés* est caractérisée par le secret qui l'entoure. Je n'ai pas pu observer directement la consommation de ces substances. Cependant, toutes les personnes rencontrées connaissent les *comprimés*, y compris les jeunes adolescents non issus d'un milieu précaire. J'ai également entendu un grand nombre de personnes disant avoir consommé ces produits au minimum une fois. Ainsi, sans disposer de données statistiques, je pense que l'usage des *comprimés* est très répandu et pas uniquement chez les jeunes.

Plus d'une fois, m'ont été rapportées des anecdotes sur des personnes âgées souffrants de divers troubles (insomnie, rhumatismes,...) et consommant ces substances dans le cadre d'une automédication. D'autres ont suivi un traitement prescrit par un médecin et une fois au terme de celui-ci, les symptômes n'ayant pas disparus, l'ont poursuivi de leur propre chef. De l'aveu de ceux-ci, ils ne sauraient plus vivre sans médicaments.¹¹ Ensuite, si c'est dans le cadre d'une automédication, la toxicité de ces produits et le danger encouru par leurs consommateurs, ne sont pas perçus. Pourquoi des médicaments qui peuvent être prescrits par les médecins deviennent toxiques une fois qu'ils ne sont pas délivrés par ordonnance, alors qu'ils sont consommés avec le même objectif dans les deux cas : soigner. Ici, le commun des mortels semble bien plus naïf que les personnes étiquetées « droguées », comme nous le verrons ci-dessous. La rumeur veut aussi que les vendeurs ambulants de *comprimés* connaissent bien mieux leurs produits que les pharmaciens et sont de meilleurs conseils. De plus, pourquoi consulter un médecin onéreux alors que l'on sait ce qu'il va nous prescrire. Autant réaliser un gain de temps et d'argent en se rendant directement à la source. Enfin, ces produits sont vendus à des prix défiants toute concurrence et accessibles à toutes les bourses. Néanmoins, la consommation de *comprimés* reste taboue. Il est d'autant plus difficile de mener à bien des observations dans ce domaine que, si l'usage des *comprimés* est maîtrisé, rien ne permet d'en déceler l'absorption.

Djouba : Les comprimés...c'est toi avec Dieu qui connaît que tu as avalé les comprimés.

Je n'ai pu discuter ouvertement du sujet des *comprimés* qu'avec les « drogués » et les personnes en consommant pour travailler dans les *jardins* ou sur les sites aurifères. Nous reviendrons sur ce dernier point dans le deuxième chapitre.

¹¹ Cela n'est pas sans rappeler certaines situations dans nos pays occidentaux...

J-F. Werner explique qu'en « 1990, d'après un rapport de l'Organe International de Contrôle des Stupéfiants (cité par FOTTORINO, 1991 : 160), ce sont des millions de comprimés de substances psychotropes qui ont été détournés vers l'Afrique. En règle générale, stimulants et dépresseurs sont importés des pays européens : Europe de l'Est (Yougoslavie, Bulgarie), pour les amphétamines, et Europe de l'Ouest (Royaume-Uni, France, Suisse, Belgique) pour, les barbituriques¹² et tranquillisants. Accessoirement, il existe une production africaine clandestine de ces substances [...] comme celle des amphétamines au Nigeria. »¹³ J'ai également pu constater que de nombreuses boîtes de médicaments portent des inscriptions en arabe ou proviennent d'Inde. Toutes celles entrées en ma possession n'avaient pas leur date de péremption expirée. Je ne me suis pas penchée sur la question des circuits d'approvisionnement en médicaments clandestins ou détournés¹⁴.

La vente clandestine de médicaments psychotropes est réalisée par des petits revendeurs. Véritable pharmacie ambulante, ceux-ci circulent dans les rues avec un gros sac en plastique rempli de boîtes de médicaments, de gélules en tous genres stockées dans des petits sachets transparents, etc. Ils n'hésitent pas à s'enfoncer dans les quartiers résidentiels du centre de la ville. Généralement, les revendeurs se trouvent dans les environs de lieux publics à forte fréquentation tout au long de la journée. Ils sont très discrets. Si l'on n'y prête pas attention, on ne les remarque pas. Rappelons que cette activité est illicite. Contrairement aux autres marchands ambulants, ceux-ci ne font pas leur publicité en criant ou en mettant certains de leurs produits sous le nez de clients potentiels. Si quelqu'un souhaite acheter un médicament, celui-ci accoste discrètement le vendeur, la transaction s'effectue et chacun retourne de son côté. En début de soirée (vers 17-18h), certains vendeurs vont se fixer à un endroit habituel et exposent leurs marchandises sur un tréteau en bois avant de finir leur journée. En général, les produits sont vendus à la pièce, gélule par gélule, comprimé par comprimé. Si l'acheteur prend une certaine quantité, il peut négocier le prix des médicaments. Notons que les prix peuvent varier d'un vendeur à un autre, selon que l'on soit un bon client ou non.

¹² Bien qu'ils aient été parmi les premiers hypnotiques connus, les barbituriques sont de plus en plus délaissés dans le traitement de l'insomnie, d'une part parce qu'ils diminuent le temps de sommeil paradoxal, et d'autre part parce qu'ils entraînent une accoutumance. L'intoxication chronique par les barbituriques engendre apathie et indifférence, et son arrêt brutal déclenche un véritable syndrome de sevrage, caractérisé par des crises convulsives. *Le Petit Larousse illustré*, Larousse-Bordas, Paris, 1998, p. 125.

¹³ WERNER, J-F., *Urbanisation et déviance. Etudes anthropologiques sur la drogue au Sénégal*, Cahier des Sciences Humaines, n°29 (1), Paris, 1993, p. 8.

¹⁴ La question des circuits d'approvisionnement n'a pas fait l'objet de recherche parce que, d'une part, cela ne fait pas directement partie la problématique initiale, d'autre part, pour des raisons de sécurité personnelle.

Les produits vendus vont de l'aspirine à l'antibiotique en passant par le sirop pour la toux, le Paracétamol, le Viagra, l'Ibuprofène, etc. Généralement, les produits vendus sont sous la forme de gélules, de dragées ou de comprimés. J'ai également rencontré certains produits sous la forme de petites boîtes¹⁵ contenant un baume non issu de la pharmacopée occidentale. Ainsi, quelques produits sembleraient venir d'Asie. Cela reste au stade d'hypothèse.

Les médicaments psychotropes les plus couramment consommés dans la ville étudiée sont les suivants.

- Les stimulants

Le *M10* est une amphétamine. J-F. Werner explique que celle-ci est produite clandestinement au Nigeria.¹⁶ Les amphétamines ou stimulants apportent une certaine vivacité d'esprit, une dissipation du sentiment de fatigue. Elles rendent plus actifs.¹⁷ Selon le dosage, la consommation de *M10* conduit soit à l'endormissement soit à la suractivité.

Selim : Si tu prends M10, si c'est très dosé, ça te met en sommeil ou tu ne peux pas tenir tranquille pour le sommeil.

Le *pug-gnanga tinoudou ballè* ou *la vieille joue au football*. Il s'agirait d'un antidouleur. Quatre comprimés sont vendus pour 25 FCFA¹⁸. Je n'ai pas trouvé à quoi correspond ce médicament.

Le *checheboro* ou Butazolidin 100 mg fait partie d'un groupe particulier d'anti-inflammatoire non stéroïdien¹⁹. Il est produit par les laboratoires Novartis pharma. Il lutte contre l'inflammation et la douleur. L'utilisation du Butazolidin ne devrait pas excéder une semaine. Pour les adultes et adolescents à partir de 14 ans, la posologie indique de prendre deux ou trois dragées par jour pendant quelques jours pour ensuite diminuer à une dragée par jour. Un surdosage implique notamment une insuffisance respiratoire, cardiaque, rénale, une excitation du système nerveux central,... Il peut entraîner la mort. Il est théoriquement délivré sur

¹⁵ Ces petites boîtes m'ont fait penser à ce qui est vendu dans nos pays sous l'appellation « baume du Tigre ». Issu de la médecine traditionnelle chinoise, cet onguent est utilisé pour soulager les douleurs musculaires, les migraines et maux de tête, et les piqûres de moustiques.

¹⁶ WERNER, J-F., *Op. cit.*, p. 8.

¹⁷ Informations issues de <http://www.infor-drogues.be> consulté le 22.07.06.

¹⁸ Les prix sont annoncés à titre indicatif, afin d'avoir une idée de l'échelle des valeurs.

¹⁹ Famille de médicaments anti-inflammatoires qui ne sont pas dérivés de la cortisone. <http://www.vidal.fr> consulté le 22.07.06.

ordonnance médicale.²⁰ La combinaison du médicament ci-dessus avec celui-ci est utilisée pour réaliser des efforts physiques intenses notamment au niveau du travail dans les *jardins* ou la recherche de l'or. C'est un stimulant. Dix comprimés sont vendus pour 125 FCFA.

Le *E* ou le *14* est de l'Ephedrine 30mg. Cette dernière est un excitant du système nerveux sympathique (dilatation des bronches, constriction des vaisseaux et élévation de la pression artérielle) et du système nerveux central. Elle est théoriquement délivrée sur ordonnance médicale.²¹ Dans les pays occidentaux, elle est catégorisée comme produit dopant. Le dopé recherche les effets de dilatation des bronches (respiration plus aisée) et également le côté psychostimulant et euphorique (disparition de la sensation de fatigue, avec le risque d'aller au delà des possibilités du coeur). Les risques encourus sont ceux d'une défaillance cardiaque, de troubles du rythme cardiaque, d'hémorragies cérébrales et de dépendance au produit à long terme. Quatre comprimés sont vendus pour 100 FCFA. Il est utilisé pour réaliser des travaux lourds physiquement car ça *chauffe* très fort le corps.

Selim : le 14, ça c'est pour travailler, le travail durable. [...] C'est pour chauffer le corps et seulement travailler.

- Les dépresseurs ou tranquillisants

Le *OS* ou *jaune* est un comprimé de couleur jaune. Il s'agit du Valium 5mg (Diazepam) produit par les laboratoires Roche. Ce médicament est un anxiolytique (tranquillisant) de la famille des benzodiazépines²². Il est utilisé dans le traitement de l'anxiété lorsque celle-ci s'accompagne de troubles gênants (anxiété généralisée, crise d'angoisse...) et dans le cadre d'un sevrage alcoolique. Ce médicament peut provoquer des réactions contraires à l'effet recherché d'un point de vue thérapeutique et médical : insomnie, cauchemars, agitation, nervosité, euphorie ou irritabilité, tension, modification de la conscience, voire des comportements potentiellement dangereux (agressivité envers soi-même ou son entourage, ainsi que des troubles du comportement et des actes automatiques). En cas d'utilisation prolongée, ce médicament peut provoquer un état de dépendance physique et psychique, plus particulièrement chez les personnes ayant des antécédents d'alcoolisme ou de toxicomanie.

²⁰ AGIM, *Compendium 2001*, Association Générale de l'Industrie du Médicament asbl., Bruxelles, 2001, p. 231.

²¹ <http://dictionnaire.doctissimo.fr> consulté le 22.07.06.

²² Famille de médicaments aux effets tranquillisants, sédatifs et anticonvulsivants. Ils favorisent la relaxation musculaire et l'endormissement. <http://www.vidal.fr> consulté le 22.07.06.

En cas d'arrêt brutal, un phénomène de sevrage²³ peut apparaître. L'utilisation du Valium ne devrait pas excéder les 8 à 12 semaines. Un surdosage ne représente pas un danger mortel à moins qu'il ne soit combiné à d'autres dépresseurs du système nerveux central, y compris l'alcool. Il est théoriquement délivré sur ordonnance médicale.²⁴ Son prix sur le marché clandestin est de 125 FCFA pour 10 comprimés. Selon le dosage, il est utilisé afin de provoquer un endormissement ou une excitation.

Le *bleble* est un comprimé de couleur bleu clair. Il s'agit du Valium 10mg (Diazepam) produit par les laboratoires Roche.²⁵ Il a les mêmes propriétés que celles décrites ci-dessus pour l'*OS* ou *jaune* (Valium 5mg). Dix comprimés sont vendus au prix de 250 FCFA. Le *bleble* est utilisé pour dormir.

Selim : Dans les effets, le bleble si tu prends, ton corps, le sang ça devient froid. Tous les mouvements que tu fais, ça devient lent. Tu as sommeil. [...] tu vas dormir...c'est le comprimé qui travaille.

Il est intéressant de constater que lorsqu'un interlocuteur fait référence à un produit stimulant, *son sang devient chaud*, alors qu'en consommant un tranquillisant, *le sang devient froid*. L'activité est ainsi associée au chaud tandis que le sommeil au froid.

La consommation des *comprimés* est remarquable par son caractère solitaire. Contrairement au chanvre indien, autour de l'usage des *comprimés*, il n'y a absolument aucune idée de partage ni d'interaction sociale au sein d'un groupe.

L'utilisation de ces substances a pour objectifs, l'automédication, comme j'en ai déjà parlé, l'altération de l'état de conscience et l'augmentation du rendement au travail.

Marie : Et il prend les comprimés pourquoi alors ?

Selim : bon c'est son déodorant pour être corps fort. [...] je sais en tous cas que quand il prend ça, ça le rend chaud chaud chaud quand il fait son travail. Il travaille énormément.

²³ Le phénomène de sevrage se caractérise par l'apparition en quelques heures ou en quelques jours de signes tels que anxiété importante, insomnie, douleurs musculaires, mais on peut observer également une agitation, une irritabilité, des maux de tête, un engourdissement ou des picotements des extrémités, une sensibilité anormale au bruit, à la lumière ou aux contacts physiques, etc. Informations issues de la notice du médicament trouvée sur le site Internet des laboratoires Roche <http://www.roche.fr> consulté le 22.07.06.

²⁴ Informations issues de la notice du médicament trouvée sur le site Internet des laboratoires Roche <http://www.roche.fr> consulté le 22.07.06.

²⁵ *Ibidem*.

Dans les deux derniers cas de figures, les consommateurs expérimentés maîtrisent parfaitement le dosage des divers *comprimés* afin d'atteindre l'objectif souhaité. Bien souvent, il s'agit d'un savant mélange de plusieurs produits, y compris et souvent avec l'alcool, plus rarement, avec le chanvre indien. Néanmoins, arriver à ce stade de maîtrise est assez difficile.

Selon le dosage effectué, le consommateur peut ainsi garder la pleine maîtrise de lui-même. Notons qu'en moyenne, d'ici 30 min, les effets d'un *comprimé* se font sentir²⁶.

Marie : et quand on prend un comprimé, on sent les effets tout de suite ?

Selim : Si on prend un comprimé, d'ici 30 min, on sent les effets.

Néanmoins, en cas de surdosage, l'utilisateur perd totalement le contrôle de lui-même. Ce dernier point est très présent chez mes interlocuteurs. Ils insistent ainsi très fortement sur le caractère *mauvais* des *comprimés*. Leur consommation ferait que la personne n'est plus elle-même.

Moussou : je prenais des comprimés donc je ne savais pas ce que je faisais. Tout était des choses banales. Donc vraiment je ne savais pas ce que je faisais. C'était des effets qui me faisaient ça. Les effets des comprimés...

Djouba : avec le bleble, tu peux avaler ça et en marchant même, tu peux dormir. Tu vois rien, tes yeux sont ouvert or tu dors. Tu dors...

La consommation de *comprimés* occasionne une dépendance physique et psychique chez certaines personnes. En effet, la tolérance, plus ou moins rapide selon les produits, conduit à augmenter les doses à terme.

Selim : il prend pour travailler. Si tu n'as pas de travail, il prend pas. Mais il y a des jours, même s'il n'a pas de travail, il est habitué à prendre les comprimés et il va avaler. [...] quand l'homme prend les comprimés, il peut pas surveiller sa dose. Il va prendre plus. Aujourd'hui, il va prendre maximum dans sa dose. Si ça va, demain il va ajouter. Quand il ajoute le nombre de comprimés, ça va faire plus d'effets. Et c'est très dangereux. Il peut se balader au milieu de la route. Il peut rester en causant dormir. Il peut travailler plus que la puissance de son corps.

Contrairement au chanvre indien, puisque les *comprimés* sont avalés et digérés, ils vont dans le sang, dans le corps et non pas dans le cerveau comme le chanvre indien via la fumée produite par le *rape*.

Djouba : Et puis les comprimés là, ça reste dans le sang...

Marie : Les comprimés, c'est pas dans le cerveau ?

²⁶ Les notices consultées des différents médicaments psychotropes confirment cette information. Les médicaments sont très rapidement résorbés. Les effets se font sentir rapidement et il faut attendre entre 30 min et au maximum 2h, selon les produits, pour que l'efficacité de ceux-ci soit au maximum.

Selim : C'est pas sur le cerveau, c'est dans le sang. Et c'est un produit, tu manges ça, ça rentre dans l'estomac.

La toxicité des *comprimés* est avérée parce qu'il s'agit d'une substance non naturelle, synthétisée par l'homme. Est communément répandue l'idée que ceux-ci peuvent rendre quelqu'un fou très rapidement, voire occasionner sa mort.

Djouba : Une fois, si c'est beaucoup là, ça peut te faire dérailler dans la tête. Si tu prends les comprimés, tu n'es pas normal. Tu vois rien, tu peux rien faire. [...] Et puis aussi ça tue quelqu'un. Dans trois mois ou dans trois ans tu peux être fou avec les comprimés. Les comprimés sont mauvais.

Selim : c'est un produit toxique. [...] ceux qui avalent les comprimés souvent, ça gagne beaucoup de maladies.

Marie : des maladies comme quoi ?

Selim : Maladies des poumons souvent, maladies du corps, comme ça...

Marie : à cause des comprimés ?

Selim : oui.

De plus, Selim explique que ces produits sont *toxiques* en dehors de leur usage thérapeutique. Si le corps n'est pas malade, prendre des médicaments est *toxique*. Enfin, un jeune explique que ces comprimés sont *douteux* parce qu'ils ne sont pas sous contrôle.

Selim : C'est toxique [les comprimés] parce que moi, si j'ai envie d'avaler les comprimés, c'est parce que ce sont les produits pour telle maladie qui m'attaque. Si je me sens bon, je dois pas prendre les comprimés. Mais, si je pars à l'hôpital et qu'on me dit que je dois prendre ces genres de comprimés là, je devrai prendre.

❖ Les solvants organiques

Un soir, sur un lieu public, la nuit est déjà bien noire et nous discutons avec les jeunes. Leur responsable, Moussou s'absente quelques minutes. Il revient discrètement avec un déodorant aux senteurs fleuries pour femme. Je me pose des questions mais poursuis la discussion avec les autres. Puis, quelques temps plus tard, une odeur de colle forte envahit l'espace. L'intensité de l'odeur augmente progressivement. Ma tête se met à tourner. Un léger sentiment d'ivresse commence à m'envahir. L'odeur est très proche de moi. Elle est derrière moi. Au fur et à mesure que son intensité augmente, je perçois des gémissements allant en s'amplifiant. Moussou s'approche alors de moi et fait fonctionner massivement le déodorant dans mon dos. Des commentaires désapprobateurs fusent en mooré accompagnés de discrets rires moqueurs. Puis, Cissé qui était allongé sur une natte juste derrière moi, se lève en titubant, les bras tendus vers le ciel. Parlant avec difficulté, il nous demande de l'aider à

attraper la lune. Cissé est très sérieux et ne semble absolument pas plaisanter. A nouveau, les jeunes font quelques commentaires. L'un ou l'autre se lèvent pour s'approcher de lui et pour gentiment le forcer à se recoucher sur sa natte. Pour les jeunes, l'incident semble clos. J'en profite alors pour aborder la question de la consommation des solvants organiques. Eclat de rire général. Les jeunes pensaient ou plutôt espéraient que je ne me sois rendue compte de rien. Le débat est lancé. Le lendemain, je croise Cissé avec les autres jeunes. Il reçoit des moqueries des autres jeunes pour s'être montré dans cet état devant moi. L'air gêné, Cissé s'assure auprès de moi de savoir s'il n'a pas fait de bêtises et s'il ne m'a pas importuné. Je le rassure. Quelques plaisanteries sont encore glissées et l'affaire est terminée.

Cet évènement m'a appris beaucoup sur la consommation des solvants organiques ou *dissolutions*. Cette dernière est considérée comme extrêmement honteuse même par des consommateurs d'autres substances psychotropes.

Jeune de la rue : la honte c'est ce qu'il est entrain de faire.

Marie : Avec ses dissolutions ?

Jeune de la rue : Voilà. S'il se rendait compte là, demain, il peut changer de voie pour qu'on ne se rencontre plus.

Les jeunes n'ont jamais éprouvé la moindre gêne à fumer du *tabac* devant moi. Pourquoi est-ce alors le cas pour la consommation de *dissolutions* ? Ensuite, pourquoi être à ce point sévères et désapprobateurs envers un ami alors que, plus d'une fois, des jeunes sont passés non loin de nous complètement ivres et incapables de se maintenir debout avec pour tout commentaire compatissant qu'il risquait d'avoir une sacrée gueule de bois le lendemain. Enfin, Moussou qui a toujours joué la franchise envers moi, a cherché à camoufler l'odeur du solvant avec du déodorant, espérant ainsi que je ne me rende compte de rien.

Selon moi, dans ce cas-ci, la honte provient essentiellement de deux éléments. Tout d'abord, les *dissolutions* sont des substances généralement associées aux enfants de la rue. Or, Cissé n'a plus rien d'un enfant. Ensuite, la consommation de *dissolutions* conduit à une sortie du groupe tant physique, mentale que symbolique.

Moussou : tu as vu comment il était. Parce que le groupe était là et lui était hors du groupe. Il a pris et il est aller se mettre là-bas et puis lui ses pensées, ses idées ne sont pas pareilles aux autres. Donc en ce moment même, si tu lui parles, c'est zéro. Donc il faudra que tu attendes jusqu'à ce que l'effet va sortir.

Lorsque Cissé consomme ses *dissolutions*, c'est perçu par les autres jeunes comme une auto-exclusion. En effet, pour consommer, Cissé s'écarte physiquement du groupe en s'allongeant sur une natte alors que les autres jeunes sont assis ensemble. Il ne participe pas à la discussion et ne tire pas sur le *rape* qui est entrain de circuler. Ensuite, les effets des *dissolutions* conduisent Cissé dans un voyage hallucinogène solitaire et délirant dans lequel il perd tout contrôle de lui-même et toute conscience de la réalité. Cissé n'est plus présent mais ailleurs. Ce type de consommation contraste fortement avec celle du chanvre indien qui est, pour les jeunes de la rue, une occasion de partage et d'interaction sociale. Celle-ci permet de marquer et de réaffirmer la cohésion du groupe. Fumer le chanvre indien (sans excès) n'empêche pas de garder le contrôle de soi et la conscience de ce qui se passe autour de soi. Les fumeurs restent corrects avec les autres. Enfin, Cissé sort symboliquement du groupe en refusant d'écouter et d'appliquer les conseils reçus des autres jeunes du groupe et de Moussou, leur responsable.

Jeunes de la rue : Nous on le regarde comme ça... On a conseillé de le laisser et il n'a pas accepté. Le jour où il va mourir, nous on le prend pour aller l'enterrer et puis on revient s'asseoir, pas de problème. S'il veut, il peut laisser. S'il veut, il n'a qu'à continuer de boire ça.

Néanmoins, un bémol doit être apporté. Ainsi, même si Cissé s'exclut du groupe, ses compagnons gardent toujours un œil sur lui, d'autant plus que Cissé consomme sur leur territoire.

Moussou : Donc comme c'est le soir, le temps de repos, il n'y a pas assez de monde pour le connaître comme ça et puis c'est uniquement chez nous qu'il est. Il fait uniquement ses trucs là-bas dedans.

Marie : Et quand tu dis que c'est seulement chez vous qu'il fait ça, pourquoi est-ce que c'est moins grave si c'est chez vous ou si c'est ailleurs, à l'extérieur ?

Moussou : ça peut être comme ça parce que sinon ça peut être un accident parce qu'il n'a plus de contrôle. Une moto peut le taper comme une voiture. Et puis il va essayer de forcer quelqu'un comme ça pour avoir des problèmes. Mais comme c'est chez nous, là-bas on sait le maîtriser et puis...on le surveille.

A l'unanimité, les *dissolutions* sont considérées comme extrêmement toxiques. Une des raisons est que celles-ci ne sont pas destinées à la consommation.

Djouba : Les dissolutions là, ça c'est mauvais, moi je ne prends pas ça. [...] ça, c'est le plus mauvais. C'est plus mauvais que la drogue [le tabac] et les comprimés.

Jeunes de la rue : Les dissolutions c'est pas bon, ça tue quelqu'un. Ça tue quelqu'un ! Par exemple, on utilise ça pour coller, réparer les pneus et lui, il prend ça pour boire ça. C'est pas bon, ça gâte le cerveau. Nous, on a parlé. On a conseillé et il n'a pas pris. Le jour qu'il va mourir, il va connaître ça dans la tombe. [...] quelque chose normalement qui

doit être utilisée pour coller les chambres à air que quelqu'un prend pour consommer, à moins d'être fou pour en consommer sinon, une personne normale ne consomme pas ça. Moussou : on a vu certains aussi qui ont pris ça et devenir fou et il y a en a certains qui ont pris ça et ils sont décédés. Donc c'est quelque chose qui n'est pas bon. Voilà pourquoi nous aussi on lui conseille de pas prendre ça parce que ce n'est pas bon.

Le solvant consommé est de la colle utilisée pour les chambres à air. Celle-ci ne devrait servir qu'à cet usage. En effet, les *dissolutions* sont toxiques²⁷ au point de faire sentir au consommateur *l'odeur de son sang et de sa cervelle*. Une personne « normale » ne consommerait pas cette substance. De plus, la consommation de *dissolutions* rendrait fou.

Jeunes de la rue : Lorsque quelqu'un consomme la dissolution, c'est quelqu'un qui ne connaît pas son âme, qui ne se connaît pas. C'est une personne vide, c'est un fou. [...] Quand on va consommer quelque chose et en même temps, on sent l'odeur de son sang ou de sa cervelle et qu'on continue à consommer, c'est qu'on est fou à moins d'être fou pour continuer à consommer et de sentir l'odeur de son sang ou de sa cervelle.
Djouba : La dissolution, d'ici trois mois, là, tu peux être fou.

Bien que disposant de peu d'informations à ce sujet, les *dissolutions* seraient consommées essentiellement le soir, en fin de journée. Les consommateurs pourraient rester plusieurs semaines, voire plusieurs mois sans prendre de *dissolutions*. La raison qui les pousse à consommer reste très floue, même pour leurs proches. Deux incitants sont probablement la facilité d'accès de ces produits parce que vendus légalement et leur prix très bas.

Moussou : l'habitude c'est le soir qu'il [Cissé] prend. [...] En plus, il peut faire un mois, deux mois, trois mois sans prendre les dissolutions en plus...uniquement les comprimés pour travailler. Mais il y a des temps aussi qu'il prend.
Marie : Et qu'est-ce qui fait aussi qu'il va prendre ce soir-là les dissolutions alors qu'il peut rester trois mois sans prendre les dissolutions ?
Moussou : C'est ça qu'on lui demande, qu'on pose la question : pourquoi tu peux laisser et pourquoi tu laisses pas carrément ? Il dit que non, dès fois, il faut qu'il prenne...

Un jeune de la rue m'avait toujours affirmé qu'il ne consommait rien. Après mon départ, il a été surpris entrain de prendre des *dissolutions*. Il a expliqué que cela faisait six mois qu'il n'avait pas consommé. Les motifs invoqués par le jeune pour expliquer ce geste sont les changements importants qu'a connus le groupe de jeunes de la rue auquel il est lié. Ainsi, un élément déstabilisateur conjoncturel peut renforcer un mal-être profond et conduire le jeune à consommer.

²⁷ A terme, l'usage régulier de solvants organiques entraîne des troubles de la coordination, une perte de poids, une faiblesse générale, des troubles de la concentration. Les effets psychiques et neurologiques peuvent être irréversibles. Des dommages peuvent également survenir au cerveau, au foie, aux reins, à la moelle osseuse et surtout aux poumons. Certains solvants sont cancérigènes et peuvent notamment favoriser les leucémies. Informations issues de <http://www.infor-drogues.be> consulté le 22.07.06.

Consommer des *dissolutions* permettrait d'oublier...oublier sa situation de vie, ses problèmes, son mal-être.

Moussou : les dissolutions, si tu les prends, tout ce que tu penses, ça ne reste pas. Si tu es entrain de penser quelque chose là, tout de suite, après ça se perd. Donc tu es là, tu tournes, tu n'es pas tranquille Donc ça joue aussi sur le cerveau.

Notons qu'il est impossible de dissimuler à quiconque les effets liés à la consommation de solvants organiques.

❖ L'alcool

Les habitants de la ville étudiée sont en grande majorité de confession musulmane. La consommation d'alcool fait partie des interdits selon l'Islam. Or, lorsque l'on rentre en ville, vu la présence de débits de boissons alcoolisées et le nombre de consommateurs, il semble évident que cet interdit est plutôt relatif. De plus, beaucoup de personnes rencontrées consomment de l'alcool alors qu'elles se considèrent musulmanes plutôt pratiquantes.

Aborder la question de la consommation de l'alcool est relativement délicate sans être taboue. Bien que boire des boissons alcoolisées soit socialement admis et licite, cela semble gênant pour les gens d'en parler. Outre la question religieuse, je pense qu'il leur est difficile d'aborder ce sujet car c'est mettre le doigt sur un comportement qui pourrait devenir déviant aux yeux de la collectivité s'il y a excès dans la consommation. Or, parmi les personnes rencontrées, beaucoup ont déjà vécu une bonne cuite. De plus, de nombreuses personnes sont confrontées aux problèmes occasionnés par l'alcool via un oncle ou un frère alcoolique.

La question de la consommation d'alcool concerne essentiellement les hommes de tous les âges, qu'ils soient actifs ou non²⁸.

Parmi les boissons alcoolisées, se retrouvent la bière et la Guinness, bière plus forte en teneur d'alcool. Une différence est faite entre celles-ci. Si l'on parle de bière, cela fait référence à une simple pils comme la Flag, la Brakina, la Castel, etc. Il y a également le vin et puis les alcools dits *frelatés* ou *liqueurs* tel que l'Eperon, le Pastis, le Gin, le Johnnie Walker, le Rhum, le Sopal, etc.

²⁸ Les hommes expliquent que certaines femmes consomment également des boissons alcoolisées mais celles-ci sont dotées d'une image négative. Ce sont les *putes*, les filles faciles, les filles-mères, des filles *qui ont beaucoup vu...*

Ces boissons sont consommées dans les *maquis* ou dans les *kiosques*. Certains achètent les boissons alcoolisées et puis rentrent les consommer chez eux.

La différence entre les deux types d'établissement n'est pas toujours évidente. Un *maquis* est un débit de boissons d'une certaine envergure. Il offre parfois une petite salle où sont disposées des tables et des chaises. Sinon, pour la majorité des *maquis*, une pièce est construite en dure et les tables et les chaises sont installées devant celle-ci, à l'extérieur. Cette pièce fait office de comptoir et est équipée d'un ou plusieurs frigos, selon la taille de l'établissement. Y sont servis une large gamme de boissons alcoolisées et non alcoolisées. Généralement, il y a de la musique et, parfois, une piste de danse plus ou moins grande y est aménagée. Des néons de couleurs peuvent être allumés. Le *kiosque* est un établissement plus petit et plus modeste que le *maquis*. Une petite pièce en dure est construite et fait office de comptoir. Elle dispose d'un frigo. La gamme de boissons proposées est plus restreinte. L'approvisionnement du stock n'est pas toujours régulier. Quelques tabourets sont disposés devant le comptoir. Ce sont les places des habitués. Le soir, quelques tables et chaises en plastiques sont sorties. A l'exception du comptoir, il n'y a pas d'éclairage à moins que ce ne soit celui d'un lampadaire public lorsqu'il y en a. La musique provient d'un petit poste de radio et n'a pas toujours une grande portée.

Lorsqu'est posée la question de la consommation d'alcool et les problèmes que celle-ci occasionne, c'est essentiellement les *liqueurs* qui sont visées.

Les *liqueurs* sont bien meilleures marché que la bière. Le prix d'une bouteille de bière de 75cl qui est le format classique d'une bière, tourne autour de 500 CFA, selon les endroits. Au goulot des bouteilles de *liqueurs*, un doseur de forme ronde est appliqué. L'alcool est commandé et payé par dose ou *boule*. Selon le type d'alcool et l'établissement, une *boule* peut être vendue entre 20 FCFA et 100 FCFA. Il est également possible d'acheter directement par bouteille. Le prix de celle-ci avoisine alors les 1000-1500 FCFA. Le prix dérisoire des *liqueurs* est évidemment très attractif.

En journée, j'ai relevé deux types principaux de consommation de *liqueurs*. Le premier est caractérisé par le fait que le consommateur arrive, salue les personnes présentes et commande directement une *boule*. Il ne prend pas vraiment le temps de s'asseoir ni de discuter. Il commande rapidement une deuxième boule, parfois une troisième. Il repart aussitôt. Son passage a duré au maximum une dizaine de minutes. Il connaît la dose d'alcool qui lui

convient pour ensuite retourner vaquer à ses occupations professionnelles ou autres. Boire ainsi des *liqueurs* lui *chauffe* le corps et lui fournit l'énergie nécessaire pour poursuivre sa journée. Un consommateur de ce genre préfère les *liqueurs* à la bière parce que cette dernière ne donne justement pas la force recherchée. La bière conduit à somnoler. En général, un arrêt de ce type est effectué sur le temps de midi et en début de soirée, après le travail, avant de rentrer chez soi.

Le second type de consommation a un caractère plus social. Le consommateur vient pour boire ses *liqueurs* ou de la bière et c'est l'occasion de partager un moment avec des amis, des connaissances, des habitués. Ils discutent ensemble pendant une ou plusieurs heures. C'est l'occasion de se retrouver entre hommes. En effet, très peu de femmes fréquentent les débits de boissons.

Généralement les consommateurs ont leurs habitudes et leur type de boissons. Certains carburent au Gin, d'autres au Pastis, etc.

Notons qu'en journée, il est peu fréquent de rencontrer des personnes ivres²⁹.

En soirée et la nuit, la consommation de boissons alcoolisées, que ce soit les *liqueurs*, la bière ou la Guinness, change légèrement de caractère. C'est principalement l'occasion de se retrouver entre amis autour d'un verre, de discuter. Le buveur isolé se fait plus rare. La consommation de boissons alcoolisées ne rime pas forcément avec abus et peut être modérée. Néanmoins, il semblerait qu'il soit relativement difficile de contrôler sa consommation parce que *le corps appelle à boire*. Dès lors, les doses éventuelles que chacun connaît pour soi, sont plus l'indication d'un seuil à franchir ou non et selon, d'être ivre ou non.

Djouba : Les liqueurs là...il y a pas de dose. Si tu prends trois boules ou cinq boules, ça appelle à boire maintenant. C'est comme la bière. Si tu prends trois bouteilles, si tu as beaucoup d'argent, tu peux finir même 12 bouteilles. Avec les liqueurs c'est aussi comme ça. Tu vas dire que tu vas prendre ça trois boules et puis la bouteille, cinq boules puis 10 boules. Là maintenant, ça appelle...le corps appelle même de boire maintenant.

Marie : et est-ce qu'au niveau des liqueurs, tu as aussi ta dose ?

Youri : oui ma dose, c'est 7 boules. [...] pour ne pas que ça me dépasse, 5 ça va.

La consommation excessive d'alcool est très difficile à camouflée. Celle-ci provoque les yeux rouges chez le buveur. Ce dernier parle beaucoup en articulant mal, rit bruyamment ou au contraire somnole. Il peut insulter et perdre le sens des conventions. S'il cherche à se déplacer, il titube. Parfois, il ne tient plus sur ses jambes et est à la limite de l'inconscience.

²⁹ En tous cas, pas dans les mêmes proportions qu'en soirée ou la nuit.

Djouba : l'alcool, on peut voir qu'il a bu, qu'il a pris de l'alcool. L'alcool, on peut pas cacher ça. On peut pas cacher l'alcool.

L'alcool est le seul produit rencontré où la consommation excessive peut clairement être délibérée. De cette façon, le buveur espère noyer ses soucis, les oublier lorsqu'il est dépassé par ceux-ci. Ainsi, contrairement au chanvre indien, la consommation d'alcool n'est pas réalisée en vue d'obtenir des *idées sur son avenir*.

Ensuite, consommer de l'alcool donnerait plus de *tonus* au buveur de sorte que dans la discussion, *les mots viennent plus facilement*. L'alcool a un effet désinhibant et dissiperait ainsi la peur et la timidité.

Plus particulièrement chez certains jeunes, avoir les moyens financiers de s'enivrer peut démontrer un certain prestige, un certain statut social. Cela peut également être en lien avec l'idée de virilité, de puissance sexuelle parce que la caricature veut que seul les hommes consomment des *sucreries* (limonades). Un jeune homme consommant des *sucreries* serait considéré comme un lâche. Pour les jeunes insérés dans leur famille, le fait de consommer des boissons alcoolisées est un secret que les adultes ne peuvent en aucun cas découvrir. Ainsi, un jeune ivre va être protégé et couvert par le reste du groupe par rapport aux parents de celui-ci. Tout sera mis en œuvre pour que personne ne s'aperçoive de rien.

Une personne sous l'emprise des *liqueurs* ne se contrôle plus. Elle est facilement irritée et irritable. Son agressivité augmente et le buveur peut commettre des accès de violences parfois graves pouvant entraîner la mort de quelqu'un, lui y compris.

Djouba : Il y a l'Eperon, le Johnnie Walker qui est puissant. Pour tuer quelqu'un c'est bon quand tu es saoul. Les liqueurs sont mauvaises plus que la bière. Quelqu'un qui prend les liqueurs là, il peut tuer quelqu'un comme pour rien. Donc les liqueurs sont mauvaises !

Selim : je vois que ça me donne pas de bonnes idées. Je prends la liqueur et je fais des mouvements qui me plaisent pas. Je peux créer des erreurs qui me plaisent pas.

Moussou : Comme ici, on vend les liqueurs, ils viennent payer, on les sert dans le sachet et ils s'en vont dans leur lieu et ils boivent. Certains boivent aussi jusqu'à dépasser maintenant ils se lèvent, ils se frappent ou se poignent. C'est comme ça.

Sans nécessairement de raison, une altercation peut éclater très rapidement, que ce soit entre deux clients ou avec le tenancier.

Moussou : je peux boire les liqueurs sans avoir de contrôle et ça me poussait à faire des bagarres avec tout le monde. Celui qui t'a rien fait même, tu veux aller le pousser jusqu'à le frapper.

Selim : tu vas trop être saoulé. Tu vas créer des erreurs.

Djouba : Un jour même, moi j'ai pris l'alcool et on m'a enfermé et j'ai fait trois jours là-bas.

Marie : Pour l'alcool ?

Djouba : Pour l'alcool et la bagarre.

Moussou et Djouba expliquent également qu'une fois ivre ou du moins, plus en pleine possession de ses moyens, quoiqu'il se passe, la personne est en tort même si dans ses droits. Elle n'est plus écoutée ni respectée. Personne ne se préoccupe de savoir ce qu'il en est.

Djouba : Quand on boit l'alcool là, même si tu fais des choses, les gens ne vous écoutent même pas, même si tu as raison. Ils disent que c'est quelqu'un qui boit, que c'est un drogué, qu'il a bu donc même si tu as raison, tu n'as pas raison.

Contrairement aux produits décrits dans les points ci-dessus, la bière n'est pas un produit illicite. Les jeunes y ont accès très facilement même lorsqu'ils sont encore au lycée³⁰. Dans les faits, les tenanciers se soucient rarement de savoir s'ils ont affaire à des mineurs ou non. Souvent, dans un premier temps, les jeunes consomment la bière ou les *liqueurs* afin d'être légèrement grisés avant de sortir au dancing ou dans les bal des lycées, et suffisamment désinhibés pour pouvoir aller danser ou accoster une fille.

Marie : Comment tu avais commencé à boire ? Pourquoi ?

Selim : Quand j'ai commencé à boire les liqueurs, je n'ai pas bien connu pour boire les liqueurs comme ça et la bière. C'est dans les maquis, souvent, si on veut aller danser, bon on arrive dans le kiosque, on boit les liqueurs et arrivé dans la danse, on est trop content parce qu'on est saoulé un peu. Ça va dans notre corps.

Youri : la liqueur quand je vais sortir en week-end, par exemple, que je vais aller danser, que je bois ça. Si je bois, quand j'arrive, je suis comme bête, je danse bien et puis, je m'en fous. [...] si c'est la liqueur, je deviens bête et je peux bien danser. Tu fais ton plaisir quoi.

Très rapidement, une dépendance peut s'installer à l'égard des boissons alcoolisées. Il devient nécessaire de consommer même en journée, dès le lever. Le prix attractif des *liqueurs* conduit alors à consommer plus particulièrement ces produits.

Selim : Les liqueurs...bon c'est une habitude.

Marie : Comment ça ?

Selim : C'est l'habitude que tu apprends à prendre les liqueurs. Si tu commences par deux boules, tu passes peut-être. Si ça va, après avoir manger peut-être deux boules. Si tu prends au niveau de la dose, si c'est respecté ou pas respecté, tes yeux vont tourner, tu vas trop être saoulé. [...] J'ai pris ça 6 mois et chaque matin je prends. Souvent je peux prendre 3 boules.

Marie : Le matin pour commencer la journée ?

³⁰ Les élèves des lycées organisent des « soirées culturelles » sous le couvert du lycée et avec l'accord de la direction. Diverses activités sont organisées dont un bal. A ce dernier, des boissons alcoolisées sont servies. C'est souvent l'occasion d'un premier contact avec l'alcool pour les jeunes. Notons que pour participer à ce bal, il n'est absolument pas nécessaire d'être élève au lycée. Il est ouvert à tous.

Selim : pour commencer la journée. Et vers le midi, si je mange, après je peux prendre trois boules comme ça encore. Et dans le maquis, si j'ai envie, je vais dans le maquis pour boire. Si je consomme au moins 9 boules par jour. Et si je vais au maquis boire deux Guinness, c'est trop augmenter la dose. C'est comme ça.

De plus, la bière étant licite et les *liqueurs* tolérées car consommées par un grand nombre, la gendarmerie et la police, n'entament aucune action dans ce domaine, même s'il existe des débordements.

Moussou : les liqueurs, tu bois on te regarde comme ça. Tu peux boire les liqueurs jusqu'à aller mourir, on va pas parler de toi. On va dire qu'il a bu et c'est tout.

Certains tenanciers peu scrupuleux ne se préoccupent pas de l'état du client qu'ils servent. Seul l'aspect pécuniaire compte.

Moussou : Comment tu arrives, tu veux une liqueur, là on te sert. Même s'ils savent que ça va pas chez toi là, si tu arrives avec ton argent, eux ils voient seulement l'argent et voient pas ton état et ils te le vendent.

Les *liqueurs* sont considérées comme extrêmement toxiques, bien plus que la bière.

Djouba : Les liqueurs sont mauvaises plus que la bière.

Youri : Moi, je n'aime pas beaucoup les liqueurs. Je sais que c'est dangereux. Aussi, que ça gâte le corps, que ça peut arracher le cœur.

Marie : Qu'est ce qui est le plus toxique pour toi si tu dois mettre un ordre, est-ce que c'est le tabac, les comprimés ou les liqueurs ?

Youri : les liqueurs.

❖ La première fois...

Le premier contact avec le chanvre indien ou toutes autres substances est déterminant. La consommation de psychotropes ne dépend pas d'une notion de bien ou de mal. Elle ne dépend pas non plus d'un interdit franchit ou respecté. La substance va être consommée ou non sur base de l'expérience de la première fois. Si celle-ci est réussie, c'est-à-dire que le jeune se sent bien, *content avec lui-même et avec les autres*, il va continuer à consommer par la suite.

Youri : le premier jour que j'ai eu à le [le chanvre indien] fumer. J'étais très content, je rigolais avec les gens au hasard. Voilà pourquoi j'ai trouvé que c'était une bonne chose.

Par contre, si cette première expérience se solde par un échec, c'est-à-dire qu'elle ne correspond pas à ce qu'attendait le jeune, la consommation s'arrêtera là.

Youri : Ce jour là, elle a fumé. Comme elle a fumé, ce jour là, elle dormait. Arrivé le matin, moi je lui ai demandé la nuit là, comment ça s'est passé ? Elle m'a dit qu'elle sait rien, qu'elle ne sait pas ce qui s'est passé.

Marie : Et alors, elle a continué à fumer ?

Youri : Elle a dit non, que sa tête est petite, qu'elle ne peut pas prendre ça.

Moussou : bon moi les comprimés, ça n'a pas été...je n'ai pas adoré les comprimés parce que je n'aime pas ça. Si je prends les comprimés, j'ai mal au corps, j'ai mal à la tête. Je ne prends pas ça.

Marie : Mais donc tu as déjà essayé aussi.

Moussou : une fois j'ai essayé...le 14. C'est ça, j'ai pris une fois mais je vais pas le répéter parce qu'il a beaucoup joué sur moi.

Marie : Comment ça ?

Moussou : je n'ai pas le temps pour m'asseoir. Je suis là et je fais que tourner dans le soleil. Je travail à des travaux gratuits partout partout et j'ai des problèmes...et puis ça sort pas. Le jour que j'ai essayé ça avec moi, c'est fini et j'ai laissé ça.

Dans chaque cas, la première expérience est initiée par un pair, un ami, parfois plus âgé, lui-même consommateur.

Moussou : j'avais un ami. [...] C'est avec lui que j'ai commencé à prendre le chanvre indien et il m'éduquait bien et je suivais et vraiment, j'ai vu que ça m'a beaucoup aidé.

La consommation de produits psychotropes peut également être induite par la pression du groupe de pairs, qu'elle soit volontaire ou non, consciente ou non. Une grande importance est accordée au fait d'être intégré et respecté dans un groupe, de ne pas se retrouver seul et d'être comme les autres. Un jeune rencontré dans un débit de boissons alcoolisées raconte ainsi que *boire une sucrerie (une limonade) alors que les autres consomment de la bière est une honte*. Selon lui, *pour les jeunes, c'est l'alcool ou rien pour être choc choc* (chaud, en forme). Un proverbe burkinabé résume bien la question du groupe des pairs : *tu ne peux pas suivre le chat sans manger de la viande crue*.

Chapitre 2. Consommer pour travailler

La réalisation de travaux dangereux ou lourds physiquement fait partie des motifs invoqués pour la consommation de certaines substances psychotropes. Les trois types de travaux que j'ai rencontrés, sont le chargement et déchargement des camions, le maraîchage et la recherche de l'or dans les mines. Différentes façons de consommer différents produits sont associées à la réalisation de ces travaux.

Il est important de souligner que l'objectif de cette section n'est absolument pas de considérer que tous les travailleurs dans ces domaines consomment des produits psychotropes et ainsi, renforcer une stigmatisation déjà bien présente. Néanmoins, pour certains usagers, la consommation de ces substances est directement liée à ces activités. C'est de cet aspect que je souhaite traiter dans cette partie.

❖ Le chargement et le déchargement des camions

La gare routière est un lieu situé au centre de la ville, proche du marché. La journée, une intense activité y règne, typique d'une fourmilière. Un balais incessant de personnes sur le départ, de personnes arrivées, de personnes en attente avec tous leur bagages, de chauffeurs, d'apprentis, de marchands ambulants en tous genres, de jeunes filles porteuses de plateaux, de petits vendeurs de boissons rafraîchissantes, de jeunes hommes poussant des charrettes, chargeant ou déchargeant les camions et camionnettes, de vieux installés discutant, de jeunes hommes se reposant,... Tout cela se déroule dans un brouhaha incessant, quelque soit l'heure de la journée. C'est seulement en soirée et la nuit que ce lieu se vide et s'emplit de calme. La gare est ainsi non seulement un lieu de chargement et déchargement mais, c'est également un centre d'activités pour une multitude d'autres petits boulots plus ou moins informel. Lieu de passage extrême, la gare est un point stratégique pour toute activité commerciale. De plus, sur le site, se retrouvent un cybercafé, quelques débits de boissons, de quoi se restaurer,... sans parler des activités clandestines.

Bien qu'a priori chaotique, le chargement des camions est organisé de manière systématique selon le lieu de destination de ce dernier. Ainsi, par exemple, il y a un lieu pour les camions à destination de Ouagadougou, un pour Bobo Dioulasso, etc. Chaque emplacement dispose de son groupe de jeunes hommes pour charger. Ceux-ci sont connus des chauffeurs et ont leur confiance. Ils sont payés au prorata de ce dont dispose le chauffeur pour l'entièreté de son trajet. Une fois le chargement effectué, ce dernier donne une certaine somme que les jeunes doivent ensuite se partager. Parfois, cela peut occasionner des disputes qui peuvent se terminer en bagarres.

L'activité de chargement et de déchargement des camions est très éprouvante physiquement. Sous un soleil intense, les jeunes sont amenés à charger ou décharger des sacs de plusieurs dizaines de kilos, des animaux, des valises, etc. Certains consomment alors des *comprimés* stimulants afin d'avoir le corps *chaud* et de disposer de suffisamment d'énergie et de force pour accomplir le travail qui se présente. Ainsi, ils se dopent afin de pouvoir faire face à l'effort physique demandé par le travail. En effet, ces jeunes sont le plus souvent dans une situation économique précaire et n'ont pas la possibilité de refuser du travail. Prendre des *comprimés* leur permet de travailler au-delà de leurs limites sans ressentir de fatigue.

Moussou : il y a certains travaux ici que si tu prends pas certains comprimés là...si tous ceux qui transportent les sacs de 25 kg, de 100 kg...il y a certains médicaments qu'ils prennent ça pour avoir la force plus que...pour pouvoir transporter les sacs.

Même si la toxicité de ces produits est avérée et connue par les consommateurs, l'usage de ceux-ci est toléré pour les raisons évoquées ci-dessus. Ainsi, les compagnons des usagers vont avertir ces derniers des conséquences néfastes de ce type de consommation sans pour autant insister, contrairement, par exemple, à la consommation de *dissolutions*.

Moussou : Les comprimés, ce qu'il [Cissé] m'a dit, ça le pousse à beaucoup travailler. Voici pourquoi il prend les comprimés. Je voulais pas l'embêter beaucoup mais il dit qu'il travaille beaucoup avec ça. Pas de problème. Mais ce qui me fait mal là, ce sont les dissolutions. Ça, je veux qu'il laisse. Je suis entrain de lutter sur ça.

La consommation de ces produits tourne autour de 5 à 6 *comprimés* par jour, ce qui est énorme. A cela, s'ajoute la consommation de Nescafé pour ses effets stimulants. Notons que la caféine que contient le Nescafé est une substance qui stimule le système nerveux. Elle a un

effet stimulant temporaire sur la résistance physique et l'activité mentale : elle diminue la sensation de fatigue.³¹

❖ Le maraîchage

Le maraîchage a lieu dans les *jardins* ou lopins de terre en périphérie de la ville. Chaque jour, les maraîchers font la navette depuis la ville jusqu'aux *jardins*. D'autres logent sur place dans de petites constructions en briques séchées et reviennent en ville plus occasionnellement. En général, la grande famille est installée dans une cour en ville. Ainsi des petits villages se créent. La ville s'étendant de plus en plus finit par les rejoindre. Et ces petits villages créés ou préexistants deviennent les faubourgs de la ville.

L'univers des maraîchers est essentiellement masculin. Je n'ai vu aucune femme cultiver. La seule que les maraîchers aient mentionnée, n'est pas considérée comme une femme mais comme un homme puisqu'elle réalise un travail d'homme, à savoir arroser les *planches* ou lignes de légumes. De plus, par l'activité physique, ses muscles se sont développés et, selon eux, elle a attrapé un corps d'homme. Je n'ai pas pu rencontré cette personne.

Certains maraîchers travaillent pour leur propre compte, c'est-à-dire qu'ils cultivent les terres de la grande famille. Il est aussi possible de louer la terre le temps d'une saison. Le travail salarié est également présent. Les travailleurs salariés sont essentiellement des jeunes hommes qui travaillent soit à la journée soit le temps d'une saison. Par journée de travail, ils peuvent gagner environ 1000 à 2000 FCFA. S'ils sont engagés comme travailleurs saisonniers, ils sont nourris par le propriétaire et payés à la fin de la saison. Il arrive plus d'une fois que, suite à une mauvaise récolte ou à un propriétaire peu scrupuleux, ces jeunes ne soient pas payés. A la suite de ce genre d'expérience, certains jeunes préfèrent rester dans la rue et se débrouiller plutôt que de travailler dans les *jardins*.

Dans cette région du Burkina Faso, le climat est particulièrement aride et désertique. L'eau peut venir à manquer. Deux barrages ont été construits afin de parer à cette éventualité. Néanmoins, la question de l'eau reste cruciale et problématique.

³¹ Informations issues de <http://www.infor-drogues.be> consulté le 28.07.06.

Le maraîchage est une culture de contre-saison puisque se déroulant pendant la saison sèche. Cette dernière s'étend théoriquement du mois d'octobre à la mi-mai. Cette activité comprend principalement la culture des choux, oignons, salades, tomates, piments, haricots. Si le maraîcher en a les moyens, il élève également quelques poulets, lapins, chèvres ou moutons comme à côté. Ces produits sont vendus sur le marché de la ville étudiée ou acheminer jusqu'à Ouagadougou. Le maraîchage, agriculture intensive, est fortement dépendant de l'apport en eau. L'usage de techniques d'irrigation comme les moto-pompes reste très limité et non accessible à tous. La méthode la plus commune³² est le puisage et l'arrosage manuel. Il s'agit de la principale activité des maraîchers. Les puits sont creusés manuellement au rythme des besoins en eau. Leur profondeur est variable selon la proximité ou non avec un barrage. L'eau y est puisée à l'aide d'une chambre à air cousue en guise de seau. Par jour, chaque arroseur effectue plusieurs centaines d'allers et retours du puits aux cultures, un arrosoir dans chaque main. Ce dernier contient une quinzaine de litres. Les cultures sont arrosées deux fois par jour : la première en début de matinée, avant que le soleil ne tape trop fort et la seconde fois en fin d'après-midi, une fois que le soleil commence à être moins fort. L'arrosage est une activité physiquement très éprouvante. Cette activité amène de nombreux arroseurs à consommer diverses substances stimulantes afin de maintenir un certain niveau de rendement. Cette consommation est loin de toucher uniquement les jeunes.

Les produits les plus répandus sont le café consommé par tous et puis les amphétamines comme le *M10* ou le *14*. D'autres encore préfèrent fumer du chanvre indien. En général, il n'y a pas de mélange entre les différents types de substances en dehors du café.

Youri : il y a des jours où je prends des comprimés pour travailler, pour faire le jardinage mais c'est parce que je n'ai pas l'argent pour acheter le tabac. Moi si j'ai 50, je prends et j'achète le 14 et puis...pour pouvoir travailler.

Marie : ça fait quel effet quand on prend le 14 comme ça ?

Youri : si tu prends le 14, si tu travailles, tu fatigues pas. Tu fais que le travail. Tu fatigues pas. Tu veux que ça ne finisse pas même. Si ça finit c'est pour que tu partes de l'autre côté encore. Tu es...en forme. Tu n'as pas peur du travail. Tu travailles beaucoup, tu travailles comme l'âne.

Selim : le 14, ça c'est pour travailler, le travail durable. Tu vas creuser un puit comme ça soit tu vas creuser les planches...

³² Certaines parcelles sont organisées en *cougés*, c'est-à-dire que le terrain est découpé en plusieurs rectangles de 20 m sur 5m. Quatre *cougés* côte à côte forment un *casier* de 20m sur 25m. Des petites rigoles creusées manuellement dans la terre sèche amènent l'eau aux cultures. Ce système est beaucoup moins performant et plus rare que l'arrosage manuel mais a l'avantage de requérir moins de main d'œuvre.

La consommation de *comprimés* tourne autour de 5-6 par jour. Un fumeur de chanvre indien peut fumer jusqu'à deux *quarts* ou *boule* de 250 FCFA, ce qui est déjà une consommation très importante. De cette façon, les travailleurs ne ressentent plus les limites physiques de leur corps et travaillent plus qu'au maximum. Un jeune rencontré m'explique qu'il a travaillé durant deux ans dans les *jardins* en consommant des amphétamines. Il travaillait au-delà de ses limites. Se rendant compte de cela, il a arrêté de faire le maraîchage. Cela a généré une désapprobation générale de la famille, d'autant plus que, maintenant, il est sans emploi. Néanmoins, le jeune persiste dans son choix, ne dissociant pas le maraîchage de la consommation de *comprimés*.

❖ Les mines d'or

Les mines d'or sont situées au minimum à plusieurs dizaines de kilomètres de la ville. Elles sont inscrites dans un paysage désertique de couleurs ocre et rouge. Il semble à première vue étonnant qu'il y ait de la vie à cet endroit. L'activité de la mine est repérable par une multitude de talus de sable et de cailloux, signalant des galeries creusées à la verticale atteignant plusieurs dizaines de mètres de profondeur³³. Une mine ressemble à une véritable taupinière. Pour circuler sur celle-ci, il faut passer entre les trous des galeries, en jouant parfois à l'équilibriste. L'entrée de ces trous est renforcée de façon rudimentaire par des sacs ou des planches de bois. Pour descendre, les hommes disposent d'une corde et des encoches creusées à cet escient dans la paroi du puit. Pour tout éclairage, une lampe de poche est maintenue sur la tempe à l'aide d'un gros élastique. Les outils de travail restent dans la mine. Une fois descendu dans le puit, les hommes parcourent encore quelques dizaines de mètre dans des galeries horizontales. Chaque homme occupe une de ces galeries. Il n'est pas rare que les galeries s'effondrent et bloquent plusieurs hommes à l'intérieur, entraînant leur mort. Il n'y a aucun moyen de secours à l'exception de la force physique. Ces hommes travaillent pieds nus et sans casques. Ils sont constamment recouverts d'une fine pellicule de poussière grisâtre. Leur musculature est impressionnante. Tous les âges se retrouvent à tenter leur chance dans les mines, depuis des adolescents jusqu'à des hommes d'un certain âge.

³³ Certaines galeries font plus de 60 m de profondeur.

L'univers des mines est à forte dominante masculine, néanmoins, des femmes sont présentes et jouent un rôle essentiel dans l'activité de la mine. Les hommes creusent les galeries et cherchent l'or. Dans cet espace de la mine, il n'y a pas de femmes. Les cailloux extraits potentiellement porteurs d'or sont ensuite apportés dans l'espace de pilage. Les femmes prennent alors la relève et pilent ces blocs de la taille d'un poing afin de les réduire en poussière. Cette dernière est tamisée à plusieurs reprises et nettoyée à l'eau. Ensuite, une goutte de mercure³⁴ est versée dans la poussière restante afin d'agglomérer les particules d'or. La minuscule pépite d'or ainsi obtenue est conservée ou directement vendue à un acheteur d'or. L'or est payé au poids et se pèse en gramme.

Juste à côté de la mine, un coin avec quelques cases et paravents en seiko est improvisé comme lieu d'habitation des mineurs et de leur famille pour ceux qui en ont. Quelques foyers sont recouverts de marmites. Peu importe le moment de la journée, il est toujours possible de trouver quelque chose de chaud à manger. Dans cet espace, certains hommes se reposent parce qu'ils ont travaillé la nuit. En effet, la mine est en activité de jour comme de nuit, les équipes d'hommes se succédant. Certains mineurs sont propriétaires d'une galerie et emploient des hommes pour descendre. Ils doivent notamment veiller à ce que leurs travailleurs soient équipés en piles pour leurs lampes et leur assurent les repas. D'autres mineurs travaillent pour leur propre compte. Néanmoins, commencer une galerie à son compte est difficile parce qu'avant d'atteindre l'or, plusieurs jours, plusieurs mois peuvent s'écouler, sans promesse de réussite. Le mineur est alors sans revenu. Afin de diminuer ce risque, certains travaillent pour un autre et parallèlement creusent leur propre galerie lorsqu'ils en ont l'occasion.

Dans ce coin d'habitations, toutes sortes de petites activités de commerce liées à la vie quotidienne sont présentes. Pouvant parfois doubler, les prix sont plus élevés qu'en ville.

Beaucoup de jeunes passent par les mines d'or espérant faire fortune en découvrant un bon filon. Nombreux sont ceux qui après quelques mois ou quelques années, reviennent désillusionnés.

Le risque encouru dans les galeries en refroidit plus d'un. De plus, les conditions de travail sont loin d'être idéales. Le travail physique demandé par la recherche d'or est très éprouvant.

³⁴ Produit à très haute toxicité, le mercure est manié sans précaution particulière, à mains nues.

Afin de ne pas avoir peur, de diminuer l'impact de ces éléments, d'*avoir le cœur dur et le corps chaud*, les mineurs consomment diverses substances psychotropes. Chacun a sa propre recette et ses produits de prédilection. Le café est de mise pour tout le monde. Certains consomment essentiellement des *comprimés*, réalisant un cocktail de différents produits. D'autres fument le chanvre indien. D'autres encore carburent à la Guinness. Il n'est pas rare non plus de voir des mélanges de ces différents produits, les combinaisons et dosages variant d'un individu à l'autre.

Marie : Pourquoi est-ce que tu as pris les comprimés ?

Djouba : Les comprimés là, c'était pour aller chercher l'or. Tu peux entrer 30 m ou 40 m en profondeur là. Tu vois rien mais si tu prends les comprimés, tu t'en fous même s'il y a 60 m, tu rentres dans le trou. Les trous là, on creuse 30-40 m comme ça [à la vertical] puis 30 m comme ça [à l'horizontal], comme une grotte. Donc le trou...ça peut tomber. Il y a des jours, si le trou tombe et là-bas, 4 personnes ou bien 5 personnes sont mortes. Donc c'est pas bon et il faut que tu prennes les comprimés pour que ton cœur soit dur avant de rentrer dans le trou. C'est à cause de ça.

Marie : quand tu travaillais là-bas, tu prenais aussi le chanvre indien ou les comprimés ?

Youri : c'est le tabac que je prenais. Comme on creuse, c'est profond, si tu rentres, tu as peur. Il y a des gens qui ne peuvent pas rentrer. Eux ils ont peur de rentrer, que le trou va tomber et qu'ils vont rester dedans. Mais si nous, on prend le tabac, on sait que si on gagne l'argent, on va devenir riche. Si tu restes dedans, c'est Dieu qui a promis que tu vas rester dedans. Donc nous on a le courage de rentrer.

Par exemple, en supposant que Selim dispose de l'argent, sa consommation pour une journée de travail dans les mines est de plusieurs Nescafé, trois bouteilles de Guinness et de minimum deux *boules* de chanvre indien. Actuellement ne travaillant plus dans les mines, il a réduit sa consommation journalière à une ou deux *boules* de chanvre indien.

Selim : moi je prends de la Guinness si j'ai l'argent. [...] si je prends la Guinness, ça me donne le corps chaud...bon souvent du Nescafé, souvent du chanvre indien et je travaille comme eux. Et parmi les amis aussi, il y en a qui prennent du 14, M10 et qui travaillent.

Pendant sa période de travail dans les mines, Youri consommait essentiellement le chanvre indien à raison de trois ou quatre *quarts* par jour (trois ou quatre *boules* de 250 FCFA). Cette consommation est plus du double de sa consommation actuelle « nécessaire » pour travailler dans les *jardins*.

Youri : là bas, comme c'est un travail risquant, je consomme beaucoup.

Ainsi, à la différence des autres activités décrites dans les points ci-dessus, les consommateurs mineurs sont caractérisés par les mélanges de substances différentes et une consommation nettement supérieure à cause des risques encourus. Notons que cette consommation dépend

des moyens financiers dont dispose l'usager. Elle peut ainsi connaître des variations chez une personne.

❖ Une marge dans la société...

Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les consommateurs de substances psychotropes sont considérés très négativement par le reste de la société. Tous les usagers seraient des *délinquants*, des *drogués*, des *déchets* de la société, des *jeunes paresseux refusant de travailler*. Or, comme nous venons de le voir, la consommation de psychotropes peut être directement liée à certains types d'activités. Ces dernières constituent une strate socio-économique nécessaire à la société alors même que ceux qui les réalisent, sont généralement considérés comme en marge de celle-ci. Cette situation amène à penser que la marge d'une société ne se construit pas en dehors de cette société. Au contraire, elle est incluse dans celle-ci et peut notamment y jouer un rôle fonctionnel essentiel, alors même qu'une partie de la société refuse cette marge et voudrait la voire disparaître.

Chapitre 3. Les regards extérieurs : les Autres, la famille et les filles

❖ Les Autres...

Les usagers de psychotropes, plus particulièrement de chanvre indien, considèrent qu'il y a eux, les consommateurs, et puis les Autres. Ces Autres, non consommateurs, ne peuvent pas réaliser ou comprendre ce qui fait qu'un consommateur consomme. De plus, spécifiquement dans le cas du chanvre indien, ces non consommateurs ne sont pas supposés savoir reconnaître un consommateur. C'est comme s'il s'agissait d'un cercle fermé où seuls les « initiés » peuvent se reconnaître.

Ensuite, de manière générale, les consommateurs de psychotropes sont considérés très négativement par le reste de la communauté. Ce sont des *bandits, des drogués qui fument le tabac pour voler et se battre ou être des coupeurs de route. Ils sont mauvais et ne veulent pas travailler*. Les jeunes qui boivent de l'alcool sont considérés comme *des enfants bandits, des enfants ratés*. Les autres jeunes non consommateurs évitent au maximum de fréquenter les *drogués* afin de ne pas être mis dans le même sac que ces derniers. Les non consommateurs expliquent qu'ils repèrent les *drogués* à leur manière d'être, à leur regard, au fait qu'ils marchent *en dandinant*, à leur façon de parler, au fait qu'ils insultent les gens et qu'ils ont des habits déchirés. Les *drogués*, ce sont en fait les enfants ou les jeunes de la rue qui, selon eux, se retrouvent dans cette situation par leur faute, parce qu'ils refusent de se plier aux règles de la famille et ne respectent pas les parents. Ils ne voudraient en faire qu'à leur tête, *faire du n'importe quoi*, et fuguent. Ce sont de *mauvais* enfants responsables de leur propre situation. S'ils souhaitent s'en sortir, ils n'ont qu'à rentrer dans leur famille et arrêter de prendre de la *drogue*. Je n'ai pas souvent eu l'occasion d'entendre une personne aborder la question différemment.

Youri : Si tu prends, il va penser que tu prends ça là et qu'un jour tu vas faire mal à quelqu'un ou bien tu vas...ils vont avoir peur de toi, que tu es mauvais pourtant tu n'est pas mauvais. [...] les gens qui ne fument pas pensent que tous les gens qui fument, fument pour aller faire des choses qui ne sont pas bonnes alors que ce n'est pas vrai. C'est pas comme ça. C'est pas tous les fumeurs qui font des trucs criminels.

Notons que cette image terriblement négative est coriace dans l'ensemble de la communauté, même au près de certaines personnes instruites et de certains travailleurs sociaux. Souvent, la seule politique pouvant être envisagée concernant la consommation de psychotropes est répressive³⁵ parce que les consommateurs seraient tous des *délinquants*. Ceux-ci seraient *le fléau de la société* et la cause de l'augmentation de la violence dans les lieux publics. La *drogue* serait également un problème amené par la modernité.

De plus, au niveau de la justice, il semblerait qu'un des problèmes principaux ne soit pas celui de la consommation ou de la non consommation des prévenus mais bien l'identification du type de substance présente dans l'affaire. En effet, théoriquement, les mesures à prendre dépendent notamment du type de produit. Or, la justice ne dispose d'aucun moyen pour identifier ceux-ci.

❖ La famille

Cette partie s'intéresse à la relation du jeune avec sa famille et à la perception par le jeune du regard de sa famille sur lui-même. Je ne suis jamais entrée en contact avec les familles des jeunes rencontrés afin de ne pas les compromettre par rapport à la consommation de psychotropes. Cette partie se base essentiellement sur la parole des jeunes et les rares observations que j'ai pu réaliser dans ce domaine.

L'ensemble des jeunes rencontrés entretient une relation complexe avec leur famille, pour autant qu'ils aient encore un contact avec cette dernière.

Parmi mes interlocuteurs, la plupart des jeunes de la rue n'ont plus de contact avec leur famille. Ils doivent s'assumer complètement seuls. Ces jeunes ont été amenés à quitter leur famille, leur lieu d'origine pour diverses raisons. Ces dernières peuvent être des problèmes familiaux comme par exemple le décès d'un ou des deux parents, le divorce des parents, le lévirat, la mère chassée de la cour paternelle, des parents âgés, la polygamie mal gérée. Il peut

³⁵ Quelques vendeurs ou anciens vendeurs de chanvre indien m'ont rapporté des faits importants de corruption de gendarmes ou de policiers lorsque ceux-ci s'attaquent aux *grands partons* à la tête des réseaux de vente et d'approvisionnement en chanvre indien. Il semblerait qu'il soit courant de corrompre un policier ou un gendarme afin de poursuivre son commerce et/ou d'être protégé. Ainsi, certains *grands partons* sont à l'abri d'un séjour en prison alors qu'un jeune pris sur le fait, entrain de consommer une cigarette de chanvre indien peut être condamné à six mois de prison ferme.

aussi y avoir des difficultés économiques au sein de la famille. Les parents ne savent alors pas entretenir l'ensemble des membres de celle-ci. Ces jeunes peuvent également avoir quitté leur village suite à une mauvaise saison pluvieuse entraînant un manque de ressources pour la famille en saison sèche. Durant cette dernière (3-4 mois), ils viennent alors en ville afin de travailler et d'avoir un minimum de moyens de subsistance ; puis, retourneront aider leur famille pour la saison pluvieuse. Certains jeunes ont également leurs parents qui ont immigré dans d'autres pays comme, par exemple, la Côte d'Ivoire. D'autres encore savent où se trouve leur famille mais n'ont pas les moyens financiers et matériels pour la rejoindre.

Dans tous les cas de figures, le jeune doit se débrouiller seul pour subvenir à ses besoins économiques et matériels. Il ne peut plus compter sur le réseau de solidarité et d'entraide de la famille.

La consommation de psychotropes par des jeunes insérés dans leur famille est désapprouvée par cette dernière.

Djouba : La famille...tout le temps ce sont les bagarres avec ma maman ou bien mes frères. Voilà c'est ça.

Généralement, la mère est la première à remarquer la consommation du jeune. Elle cherche alors à le conseiller afin que personne d'autre dans la famille ne s'en rende compte. Parfois les grands frères peuvent également se mêler à la discussion. De ce que j'ai pu entendre, le père est souvent le grand absent. Si les conseils de la mère n'aboutissent pas, elle peut alors en référer au reste de la famille afin que d'autres aînés prennent le relais.

Youri : C'est la vieille même qui a parlé. C'est elle qui m'a conseillé. Elle m'a dit de...elle voulait pas que quelqu'un d'autre comprenne que moi je fume. Elle m'a parlé jusqu'à...bon moi je n'ai pas accepté donc elle a fatigué de parler quoi.

Marie : Il y a eu palabre ?

Youri : non, elle a fatigué de parler quoi comme elle me parle, moi je veux pas arrêter. Elle a dit à la famille de m'informer de ne pas faire ça, de faire tout possible pour arrêter. Donc on m'a parlé.

Face aux conseils, le jeune possède différentes alternatives. Tout d'abord, il peut suivre les conseils et aller dans le sens de la famille afin de ne pas se retrouver sans son soutien. Etre hors de la famille signifie bien souvent être hors société étant donné l'absence d'action de l'Etat dans le domaine social. Lorsque Selim a commencé à boire des liqueurs en excès ou à vendre du chanvre indien, il s'est fait appelé par son grand frère qui lui a conseillé d'arrêter. Selim a suivi les conseils afin de continuer à bénéficier du soutien de la famille.

Marie : Et la famille, elle disait quoi quand tu buvais les liqueurs ?

Selim : bon si je bois pour venir créer les erreurs, on m'appelle pour me conseiller que faut pas que je prenne. C'est pas bon.

Marie : c'est pour ça que tu as arrêté de boire les liqueurs, pour suivre les conseils ?

Selim : oui oui. Mais chez nous ici, si tu as la famille qui t'aime, si tu fais une chose qui leur plait pas, on t'appelle pour rendre le conseil. Si tu acceptes, on t'appelle toujours pour te donner des idées.

Marie : Et si tu refuses de suivre les conseils ?

Selim : Si tu refuses de suivre les conseils, tu seras seul.

Remarquons que le fait de commettre un acte répréhensible n'est pas le fond du problème. Ce qui importe, c'est de suivre ou non les conseils de la famille, et de cette façon, marquer son appartenance à celle-ci en se soumettant à ses règles. Une fois les conseils donnés, si le jeune persévère dans ce qui est désapprouvé, il se retrouve seul. A. Badini explique que, chez les Mossé, conseiller est un acte éducatif essentiel. Un conseil est donné afin d'aider l'individu à éviter tel ou tel comportement physique ou verbal susceptible de provoquer des désagréments physiques, sociaux, moraux, tant pour lui-même que pour autrui. Il est davantage un avertissement qu'une sommation. Le conseil est utile à l'individu quel que soit son âge ou son statut social. Personne n'est au-dessus des conseils et tout individu en a besoin.³⁶

Un parallèle intéressant peut être établi entre la réaction familiale et celle d'un groupe de jeunes d'un lieu public par rapport à la consommation de *dissolutions* de Cissé. En consommant les *dissolutions*, Cissé réalise un acte désapprouvé par l'ensemble du groupe. Il a reçu les conseils des uns et des autres et notamment du responsable qui est considéré comme un grand frère. Comme Cissé continue à consommer, les jeunes ont cette phrase très dure : *Le jour où il va mourir, nous on le prend pour aller l'enterrer et puis on revient s'asseoir, pas de problème. S'il veut, il peut laisser. S'il veut, il n'a qu'à continuer de boire ça.* Cissé risque de se retrouver seul, y compris le jour de sa mort, abandon ultime. Ainsi, le groupe aurait adopté le fonctionnement hiérarchisé de la famille où les aînés conseillent les jeunes et ces derniers doivent suivre les conseils des premiers. Au cas contraire, les jeunes sont exclus.

Je pourrais peut-être pousser la comparaison plus loin. Le groupe considère que Cissé s'exclut de lui-même en consommant des *dissolutions*. Or, les commentaires du reste de la communauté vont également dans ce sens : les jeunes consommateurs de psychotropes sont responsables de leur situation. Tout comme Cissé s'exclurait du groupe par la consommation d'une substance non tolérée par ce dernier, l'usager de psychotropes s'exclurait lui-même de

³⁶ BADINI, A., *Nâtre et grandir chez les Moosé traditionnels*, Ed. Sepia, Saint-Maur-des-fosses, 1994, p. 88.

la communauté en consommant des psychotropes. Les jeunes considérés comme la marge de la société reproduisent certains fonctionnements de celle-ci. Ainsi, la marge de la société produit à son tour une marge qui est ici Cissé.

Cette idée de la marge qui produit de la marge, avec les mêmes processus que le reste de la société m'a plus d'une fois traversé l'esprit au cours du terrain. En effet, lorsque je me retrouvais avec un groupes de jeunes d'un lieu public considérés comme la marge de la société, ils adoptaient la même attitude que le reste de la communauté à l'encontre des jeunes d'un autre lieu public. Les *voleurs*, les *bandits* et les *drogués*, ce n'étaient pas eux mais bien les jeunes de cet autre lieu. Ensuite, lorsque j'étais avec les jeunes de cet autre lieu, les *voleurs*, les *bandits* et les *drogués*, ce n'étaient pas eux mais d'autres groupes d'autres lieux, etc. La question n'est pas de savoir finalement qui est *voleur*, *bandit* ou *drogué* mais de constater que la marge n'est pas unique. Elle est multiple et morcelée. Elle est créée par ceux qui la considère ainsi, par leur regard, sans que ces derniers ne reconnaissent aucune responsabilité dans sa production et son exclusion. En allant ainsi de groupe en groupe, j'ai souvent eu l'impression de rencontrer non pas les marginaux au sens large mais bien les exclus définis par tel ou tel groupe.

D'autres jeunes comme Youri ne comptent pas suivre les conseils de la famille par rapport à la consommation de psychotropes mais ne souhaitent pas non plus être exclus de cette dernière. Ils mettent alors en place des stratégies pour continuer à consommer sans que la famille ne puisse certifier qu'ils le font. Tout au plus, celle-ci a des doutes. Parmi ces ruses, il y a, par exemple, l'utilisation d'encens ou de bougies parfumées pour camoufler l'odeur du *tabac*. Ils sont également capables de mentir délibérément à leur proche et de soutenir qu'ils ne consomment pas alors qu'ils sont quasi pris sur le fait.

Youri : ce même jour là, quand je fumais et qu'il [le grand frère] est rentré dans la maison, il a senti l'odeur même si je mets la bougie. Il a coincé sur ma porte et a enlevé le rideau et m'a dit qu'est-ce que tu brûles ici ? Comme j'ai balayé la maison, la poussière est debout un peu, ce que j'ai payé la bougie, c'est pour mettre la bonne odeur. Tout ça, il sait que c'est des fausses histoires. Il m'a dit de faire attention, de ne pas utiliser, que lui même il sait que moi même, ce que je parle, que c'est pas devant lui que je peux mentir, que lui il connaît tout. Moi j'ai dit que je connais pas de ce que tu parles, je lui ai dit non. Il m'a dit non, que lui il ne voulais pas parler beaucoup, que d'arrêter. C'est fini et il est parti.

Marie : Mais tu ne l'as pas écouté ?

Youri : Si j'ai écouté mais j'ai dit que c'est les amis qui sont venus et qui voulaient fumer mais moi-même je fume pas. Mais comme ils voulaient fumer...

Marie : C'est ce que tu as dit à ton frère. Et il t'a cru ?

Youri : Non, il m'a dit que c'était pas vrai, que c'est moi-même je fume. Moi j'ai dit non, que je fume pas. Moi je sais ça que c'est pas bon. Pourquoi je vais fumer ? Je lui ai dit que je fume pas et il a dit que c'est faux.

Marie : Tu continues toujours à fumer en cachette ?

Youri : oui, il ne peut pas savoir.

Néanmoins, malgré ces stratégies, dès que la famille a des doutes, les relations avec le jeune se modifient. Ce dernier a l'impression de ne plus être considéré, de ne plus être respecté. La confiance est ébranlée.

Djouba : Tu n'es pas respecté dans ta famille. C'est comme ça. Pour arranger quelque chose, si il faut 1000F, ils refusent de te donner parce qu'ils disent que tu vas prendre avec ça la drogue ou l'alcool.

Youri : Si elle sait que je vais acheter le tabac là, elle me donne pas l'argent mais moi aussi, je sais comment lui parler pour avoir l'argent et acheter.

Le jeune peut toujours essayer de discuter, de manipuler, d'embobiner sa famille. Mais le doute est présent. Une fois installé, ce dernier est tenace et met du temps avant de disparaître.

Certains jeunes finissent par rejeter les conseils de la famille. Ils décident alors de choisir un autre référent qui se situe à l'extérieur de la famille : le groupe de pairs et son leader qui devient un équivalent au grand frère. Dans ces cas-là, le jeune peut se détacher complètement de sa famille.

Selim : si tu refuses les conseils du grand-frère, il faut alors maintenant aller chercher le grand-frère ailleurs, au-dehors. Si les grands frères ont conseillé des choses que tu n'aimes pas, tu vas refuser et tu vas aller à côté. Tu cherches les amis comme des grands frères.

Djouba : Dans ma famille même, dans mon quartier, pour prendre le tabac, dix personnes, des voyous venaient pour me chercher pour fumer le tabac. [...] Avant, là si je sors comme ça, ça peut faire un mois même sans passer à la maison. Je peux sortir comme ça et ne rien dire. C'est dans la ville seulement avec des amis.

Le jeune se sent mieux considéré, mieux respecté dans ce groupe. Cela l'encourage d'autant plus à rester avec ses pairs plutôt que de revenir dans une famille où il n'a plus de place.

Moussou : Bon si c'est au niveau de mon groupe, je suis un peu considéré par rapport à mon comportement et mon travail. Donc là-bas, je peux dire que j'ai mieux du respect et puis mieux de l'honneur qu'envers ma famille ici.

A ma connaissance, la non considération, le non respect du jeune consommateur n'aboutit pas à une exclusion explicite de la famille qui se traduirait par la mise à la rue directe du jeune. Néanmoins, une exclusion physique et symbolique peut être clairement marquée et entraîner parfois des situations extrêmes. L'histoire de Moussou est parlante. Ce dernier est le troisième

fils de son père qui a une vingtaine d'enfants. Cependant, malgré son statut d'aîné, il n'est pas considéré par la famille. Lors de discussions, ses petits frères ont plus de poids que lui. Son père a construit une deuxième cour pour ses fils aînés et leurs épouses. Moussou y partage une petite pièce avec un petit frère. Le mobilier se résume à une natte. Souvent, de la vaisselle sale y est entreposée, parfois au point que Moussou préfère retourner dormir dans la rue plutôt que dans cette pièce. Il est persuadé de ne pas avoir l'amour de son père et en souffre.

Marie : Et eux par rapport à toi, ils sont comment ?

Moussou : par rapport à moi...je peux dire que vraiment que ça va pas. Si c'est avec moi, selon mes pensées, et ce que je pense que ça doit faire, c'est...je trouve ça un peu anormal à ma part... [...] Bon ils ne disent rien à moi, ils pensent pas à moi.

La situation de Moussou n'est pas uniquement liée à la consommation de psychotropes. D'autres facteurs entrent en compte comme, par exemple, le fait de ne pas avoir d'emploi stable générateur de revenus fixes pour aider et soutenir les parents. Il n'est pas marié et a une partie de son passé plutôt trouble que je ne connais pas.

Moussou : Actuellement on est dans le monde d'argent. Je peux dire, actuellement, chez nous ici, je peux dire à mon côté, si tu n'es pas bien placé, que tu n'as pas de travail, tu n'as pas de l'argent, tu n'es pas considéré. Tu n'es pas considéré et tout ce que tu dis est faux. Tout ce que tu racontes est faux. Tu n'es pas considéré. Donc à ce temps, tu n'as rien à dire.

Il semble évident que la famille d'un jeune consommateur de psychotropes est plongée dans un profond désarroi qui s'extériorise sous différentes formes comme, par exemple, la colère, la tristesse, la démission, la détresse... Je me souviendrai toujours de la représentante de l'Action Sociale au niveau de la justice racontant qu'un père a dénoncé son propre fils pour la consommation de chanvre indien car il ne savait plus quoi faire. Je revoie encore cette mère sortant en courant de sa cour pour m'attrapée avant que je ne parte, profitant que son fils soit absent quelques minutes. Son visage est marqué par la tristesse et l'angoisse. En apprenant que j'allais discuter avec son fils au sujet de la consommation de différents psychotropes, elle me demande si cette consommation est dangereuse pour la santé de celui-ci et ce qu'elle peut bien faire pour qu'il arrête. Je suis restée sans véritable réponse, bredouillant qu'un médecin pourrait peut-être mieux répondre à ses questions et que je ne suis pas là pour juger le comportement de son fils. J'étais très mal à l'aise et attendait avec impatience que mon collègue arrive pour pouvoir lâchement m'enfuir. Je ne suis pas fière de moi. Je ne sais toujours pas ce que j'aurais du dire à cette mère. Au cours de la rencontre avec son fils, je me suis rendue compte que ce dernier n'allait pas très bien. Je ne sais pas s'il était sous

l'influence d'une substance psychotrope. Probablement que oui mais cela n'explique pas tout. Toute communication avec lui s'est avérée infructueuse. Il n'a quasi pas parlé et était comme plongé dans un autre monde avec de très brefs retour à notre réalité. Pendant plus d'une heure, j'ai essayé de simplement parler avec lui, en dehors de toute question sur la consommation de psychotropes. Je me suis demandée s'il avait encore toute sa raison. Il n'avait plus aucune notion du présent, du passé, du futur. Je l'avais pourtant rencontré au par avant dans le groupe de thé de ses oncles³⁷ et il ne m'avait pas donné cette impression. Il avait accepté de discuter avec moi. Sa mère m'avait prévenue qu'il avait *des problèmes dans sa tête à cause de la drogue*. En repensant à cet évènement, je crois que la mère de ce jeune appelait au secours et que je n'ai rien compris sur le moment ou que je n'ai rien voulu comprendre... Je ne sais pas exactement. Je n'ai jamais revu le jeune par la suite.

La position de l'anthropologue sur son terrain et les aspects éthiques qui y sont associés sont loin d'être toujours évidents à gérer. Jusqu'où s'impliquer, s'engager ? Est-ce que j'ai pris le parti des jeunes consommateurs au point de nier certaines choses essentielles ? Est-ce que mener une recherche sur un tel sujet, c'est le cautionner ? Sûrement pas mais comment réagir alors dans une situation pareille ? Je n'ai pas encore de réponse et ne sais pas si j'en trouverai une à part celle proposée par l'intuition du moment.

❖ Les filles

Mon terrain s'est déroulé essentiellement dans un univers masculin avec très peu de contact féminin. Ce dernier se résumait principalement « aux femmes du marché » comme je les appelle. Celles-ci vendaient divers produits sur le marché. Nous allions toujours chez la même vendeuse.

Néanmoins, j'ai vécu une expérience magique avec les femmes de la cour d'un ami. Ce dernier souhaitait que mes mains soient peintes au henné pour mon fiancé, avant mon retour. Les femmes décorent leurs pieds et leurs mains avec du henné lors de grandes occasions comme pour un mariage. Deux jours avant mon départ, je me suis retrouvée à passer la nuit avec les femmes et avec l'ami en question pour seul élément masculin. Ce dernier était toléré

³⁷ Il s'agit du seul jeune consommateur avec qui je suis entrée en contact par l'intermédiaire de sa famille.

et faisait de brèves apparitions. Ce moment et les émotions qui y sont associées sont très difficiles à décrire. J'ai l'impression d'avoir réappris en une nuit la féminité et la séduction comme si je ne savais plus comment plaire à un homme. La pose du henné et son séchage prend plusieurs heures (environ 7h) et pendant tout ce temps, la pièce où j'étais, a vu défiler quasi toutes les femmes de la cour, de tous les âges pour admirer mes mains. Au début, l'ambiance était très timide, des rires chuchotés, des sourires discrets. Et puis, au fur et à mesure que le temps passe, les femmes se sont ouvertes et ont commencé à parler des hommes, de comment se faire belle³⁸. Certaines en profitaient pour essayer différentes façons de se maquiller. Une fois le henné posé, les mains doivent restées immobiles pendant plusieurs heures. J'étais alors complètement dépendante de mon entourage. A la fin de la nuit, l'ami est venu avec du poisson et des frites froides pour les femmes qui s'étaient occupées de moi. Celle qui m'a posé le henné a du me donner à manger. Cela a provoqué des éclats de rires généralisés. La présence de ce jeune homme a également été l'occasion de discussions sur le ton de la plaisanterie à propos des rapports homme-femme. L'ami a adopté une attitude que l'ont qualifierait en Europe de matcho tandis que les femmes critiquaient cette attitude tout en me demandant de prendre position. J'ai alors embrayé et pris parti pour les femmes. Je crois que cette nuit fait partie des moments de ma vie où je me suis sentie le plus femme. Pendant les jours qui ont suivi, j'ai alors eu l'impression que les femmes et les hommes me regardaient différemment. J'ai reçu une foule de compliments pour mes mains. Les femmes qui, jusqu'à lors, ne semblaient pas s'intéresser à ma présence, m'ont parlé et se sont montrées très chaleureuses. Toutes les femmes avec lesquelles j'avais le moindre contact n'hésitaient pas à m'apostropher pour dire que j'avais de jolies mains. J'ai eu le sentiment d'être adoptée par la communauté des femmes dans son ensemble et d'être reconnue comme telle. Je regrette seulement de ne pas être restée plus longtemps pour découvrir ce nouvel univers.

Au départ de mon terrain, j'ai vraiment eu l'impression que l'univers des femmes était très fermé voir hostile à certains moments. Suite à l'expérience du henné, je me suis rendue compte que cet univers est en fait réservé et timide par rapport à l'extérieur sans pour autant être fermé. Une fois la porte ouverte, on sent une force, une chaleur et une certaine cohésion entre toutes les femmes.

³⁸ Je n'ai saisi que certains thèmes parce que les discussions étaient principalement en mooré.

Cette partie s'intéresse aux relations entre les jeunes rencontrés et les filles. Celles-ci sont complexes.

Tout d'abord, tous les jeunes rencontrés aspirent à se marier et à fonder une famille. Il s'agit du schéma socialement valorisé. Néanmoins, à l'exception de deux anciens consommateurs, aucun de mes interlocuteurs n'a de femme ni d'enfant ni même une petite amie. Les jeunes expliquent que les filles n'aiment pas fréquenter les consommateurs de psychotropes. Comme nous venons de le voir, ceux-ci possèdent une image ternie. Dès lors, il n'est pas convenable qu'une fille s'affiche avec un jeune qui est connu en tant que consommateur.

Ensuite, une idée répandue est que les hommes sous influence ont un caractère changeant et peuvent devenir violents tant physiquement que verbalement. La fille n'est pas respectée. Les jeunes consommateurs doivent porter cette étiquette supplémentaire.

Marie : Et avec les filles, ça marche comment ?

Youri : Elle pense peut-être que celui qui prend, va peut-être la frappée ou bien tu vas lui parler mal par rapport à tout ça quoi. [...] Les femmes n'aiment pas les consommateurs de liqueurs parce que les gens ont peur des consommateurs de liqueurs parce qu'il peut te marrer aujourd'hui et te chercher demain. Par exemple il peut te frapper à la maison comme un chien et va te blesser. Voilà pourquoi les femmes ne les aiment pas.

Les anciens consommateurs rencontrés confirment cette idée. Lorsqu'un consommateur perd le contrôle de lui-même suite à une consommation excessive principalement de *comprimés* ou de *liqueurs*³⁹, il peut insulter, frapper, violer une fille alors qu'initialement, il ne le souhaitait pas⁴⁰. Lorsque cela arrive, le jeune homme se sent honteux par rapport à la fille. Je tiens néanmoins à préciser que tous les consommateurs de psychotropes ne sont pas forcément violents avec les femmes.

Certains de mes interlocuteurs expliquent également qu'une fois la fille et le jeune homme mis d'accord sur la suite de la nuit, de mauvaises surprises peuvent survenir. La moins grave consiste dans le fait que, suite à la consommation de psychotropes, le jeune s'endorme ou ne soit pas capable d'avoir une relation sexuelle avec la jeune fille. Sa virilité est alors sérieusement remise en question par la fille. Précisons que « la maîtrise de soi dont la

³⁹ Les substances psychotropes rapportées dans les cas de violence physique et/ou verbale par rapport aux femmes sont toujours les *comprimés* et les *liqueurs*.

⁴⁰ Il existe évidemment des cas de violences physiques et verbales délibérées mais ce n'est pas le sujet de ce travail.

composante essentielle est la maîtrise de sa sexualité est la valeur sociale cardinale. »⁴¹ Suite à ce genre d'incident, le jeune homme est alors honteux.

Dans d'autres cas, certaines filles profitent que leur partenaire soit sous influence, pour lui subtiliser son argent. Cela est arrivé plus d'une fois à Djouba. C'est pourquoi ce dernier préférerait aller voir les prostituées afin d'éviter tout ennui de ce genre. La relation et ses objectifs sont clairs : l'homme donne une somme d'argent en contrepartie de relations sexuelles.

Marie : Les relations avec les filles quand tu étais drogué ou avec l'alcool et les comprimés, ça se passait comment ?

Djouba : Comme moi je suis drogué là, les filles...moi je passe seulement chez les Ghanéennes et moi je paie parce que les filles là font payer les gens.

Marie : Les prostituées...

Djouba : Avec les filles là, il n'y a pas de problème car y a l'argent.

Marie : Avec les autres filles ?

Djouba : Non ça marche pas.

Marie : Pourquoi ?

Djouba : Elles peuvent nous tromper. Comme je suis drogué, elles peuvent prendre 5000F ou bien 4000F et puis sans me... sortir quoi.

Le climat de confiance entre les filles et les jeunes rencontrés est tendu. Les jeunes consommateurs n'ont pas confiance dans celles-ci. Ils craignent qu'une fois entrées dans leur intimité, elles les dénoncent pour consommation de psychotropes ou qu'elles se jouent d'eux.

Moussou : Je n'ai plus confiance en elles car plusieurs moments elles m'ont trahi et ça fait que je n'ai plus confiance en elles.

Youri : un jour moi même, j'étais venu au dancing. J'étais venu danser. J'ai vu une fille qui passait et je l'ai appelé. On a causé puis on est tombé d'accord. Je l'ai amenée chez moi donc déjà il fait tard, au moins 1h du matin comme ça. Donc j'ai envie de fumer mais devant elle, je veux pas fumer donc au dehors là elle va attendre. Elle me demande c'est quoi que je fume parce que ça c'est pas la cigarette. Bon comme c'est la première fois qu'elle vient, si je la laisse, elle va savoir que je fume ça [le tabac]. Peut-être elle va partir dire aux gens que le gars là fume ça. Comme je fume ça, on peut plus rester ensemble.

Ce manque de confiance est présent chez quasi tous les jeunes rencontrés qu'ils soient consommateurs de psychotropes ou non. Les jeunes hommes expliquent que les filles sont infidèles et qu'avec elles, c'est l'*amour commercial*. Lorsqu'un jeune a une petite amie, il doit lui offrir des cadeaux, des vêtements, lui payer à manger et l'emmener danser. *Si le jeune n'a pas de moyens, il ne doit pas espérer trouver une fille*. Certaines filles sont dans des situations économiques et matérielles très précaires. Selon les jeunes rencontrés, celles-ci cumuleraient alors les partenaires afin de subvenir à leurs besoins. Les jeunes peuvent accepter de sortir

⁴¹ BADINI, A., *Nâitre et grandir chez les Moosé traditionnels*, Ed. Sepia, Saint-Maur-des-fosses, 1994, p. 58.

avec ces filles mais uniquement pour passer du bon temps sans penser au mariage. Il n'est pas forcément question de relation exclusive. Lorsqu'une grossesse se présente dans ces cas-là, aucun garçon ne se sent responsable. Par rapport à ce genre de relation, aucun ne parle de prostitution puisqu'il n'y a pas de relation sexuelle en échange direct d'argent.

Cette image des filles infidèles et uniquement attirées par l'argent est très répandue chez les jeunes hommes au point de considérer quasi toutes les filles de la même façon.

Il est important de remarquer l'existence de deux conditions essentielles pour pouvoir avoir une relation avec une fille. La première concerne les moyens financiers et matériels dont doit disposer le jeune pour sortir la fille. La seconde condition est le fait que le jeune doit être dans sa cour familiale et avoir de la famille. En effet, lorsqu'un couple se forme et qu'à un moment ou à un autre, il décide de passer la nuit ensemble, cela se passe toujours dans la cour du garçon. Il faut donc qu'il ait un endroit où emmener la fille. Ensuite, il est important que le jeune soit inséré dans sa famille afin de bénéficier de son soutien en cas de grossesse de sa petite amie. Dès lors, les jeunes n'ayant pas de revenus fixes et ne disposant pas de logement comme, par exemple, les jeunes de la rue, n'imaginent même pas avoir une petite amie. Cela leur semble irréaliste de vouloir une relation avec une fille.

Marie : Et est-ce que les jeunes d'ici, parfois rencontre une fille et puis ils se mettent avec et font une famille ?

Moussou : Non parce que ce sont des gens qui ne pensent même pas à ça. Ils se disent que eux ils ne peuvent pas trouver une fille comme ça.

Marie : Et pourquoi ils se disent qu'ils ne peuvent pas trouver une fille ?

Moussou : Parce qu'ils ne sont pas mieux placé. Parce qu'ils n'ont pas non plus de famille là où amener la fille. C'est pas...si tu as enceinté une fille, où tu vas l'amener ?

Chez les Mossé, le mariage est la dernière étape nécessaire pour que le jeune deviennent adulte et soit respecté en tant que tel. A. Badini explique qu'il n'existe pas de coupure séparant l'adolescence juvénile de l'adolescence pubertaire. Ces deux stades sont regroupés sous le vocable unique de la « Jeunesse ». La caractéristique essentielle entre cette étape et celle de l'âge adulte est la situation de célibataire. Le fait d'être marié, c'est-à-dire de fonder un foyer, est le symbole de la « plénitude » de l'être humain, qui reconstitue ainsi l'unité initiale, que chaque individu pris séparément, a perdue. Le garçon perd sa dimension féminine, tandis que la jeune fille perd son caractère mâle, du fait de la circoncision et de l'excision.⁴²

⁴² BADINI, A., *Op. cit.*, p. 57.

Djouba : Si tu n'as pas une femme, si tu n'as pas un bébé, on ne te respecte même pas.
C'est comme ça.

Ainsi, ces jeunes en situation précaire, bien qu'ayant parfois largement plus de 20 ans (majorité légale), ne sont pas considérés comme des adultes puisqu'ils ne sont pas mariés faute de moyens. C'est pourquoi le reste de la communauté les désigne sous le terme de *jeunes* ou *enfants de la rue*. De plus, les jeunes eux-mêmes se considèrent comme tel. Ensuite, ces jeunes sont incapables de contribuer financièrement et matériellement à l'entretien de leur famille et de leurs aînés. Ils ne savent pas assumer leurs responsabilités d'homme adulte. Nous reviendrons sur ce dernier point dans le chapitre suivant.

Pour les consommateurs de psychotropes qui disposent toujours du soutien de leur famille et qui ont des moyens financiers, il n'est pas évident de trouver une fille à marier à cause de l'image négative des consommateurs décrite ci-dessus.

Djouba : Si tu prends ça là, il n'y a pas un vieux qui va donner sa fille à quelqu'un qui est drogué. Toi-même tu es foutu, même pour aller payer quelque chose, on va dire qu'il faut faire attention parce que lui c'est un bandit. C'est un mauvais, c'est un drogué.

Djouba a réussi à se marier alors qu'il consommait toujours différents psychotropes. Néanmoins, ce ne fut pas évident. Tout d'abord, Djouba a menti à la fille qu'il fréquentait et à la famille de celle-ci. Malgré les dénonciations auprès de ces derniers, il affirmait ne rien consommer et se montrait toujours sobre.

Djouba : Pour marier ma femme, c'est beaucoup des histoires. C'était dur. J'ai pleuré même. Les gens disent que moi je suis un drogué. Or la fille, on était ensemble depuis un an comme ça. Et la fille, elle avait refusé maintenant, que moi je suis un drogué, que les gens disent que je suis un drogué.

Marie : Mais elle ne savait pas que tu prenais.

Djouba : Elle ne savait pas. Quand moi je parts là-bas, je laisse comme je veux la fille. Moi je laisse et je suis calme et je suis sérieux. Elle le ne sait pas. [...] Il y a des gens même qui sont allés chez la femme lui dire de refuser, que moi je ne suis pas bon, que je suis un drogué. Moi je suis allé lui dire que c'est faux, que je ne prends rien.

Marie : Mais tu prenais ?

Djouba : Mais je prenais.

De plus, Djouba avait le petit frère du père de la fille comme ami. Ce dernier a intercédé en la faveur de Djouba.

Djouba : j'avais un ami là, chez leurs parents, il y avait mon ami là. C'est lui qui a pu arranger les affaires. C'est le petit frère de son papa. C'est lui qui m'a aidé pour que les affaires marchent.

Finalelement le mariage a eu lieu. Cependant, Djouba n'a pas su garder sa consommation secrète bien longtemps. Déjà le jour du mariage, il était ivre. Sa femme est alors retournée chez ses parents. Djouba a envoyé des personnes intercéder en sa faveur et a promis d'arrêter toute consommation. La femme est revenue et Djouba a tenu sa parole.

Chapitre 4. Arrêter de consommer

Parmi mes interlocuteurs, trois d'entre eux se considèrent comme d'anciens consommateurs sortis des *histoires de drogues*. Djouba a stoppé toute consommation. Boubaki fume encore occasionnellement du chanvre indien. Youssouf boit encore de l'alcool et se considère comme un *alcoolique sympathique*.

Parmi les jeunes consommateurs rencontrés, un seul m'a parlé d'arrêter un jour de consommer du *tabac*. Il s'agit de Youri. Selon ce dernier, fumer le *tabac* est liée à la jeunesse. Lorsqu'il sera vieux, il arrêtera de fumer et conseillera les autres de ne pas fumer.

Marie : Qu'est-ce qui ferait que tu arrêtes de fumer le tabac ?

Youri : Si je deviens un peu vieux. Tout ce qu'on fait, c'est la jeunesse.

Marie : C'est parce que t'es jeune que tu fumes ?

Youri : Oui

Marie : et tu crois que parce que quand tu seras plus vieux, tu vas arrêter alors ?

Youri : Oui. Si j'ai duré, je peux laisser. Si je laisse...bon comme je vis dedans, si je vois quelqu'un qui est entrain de fumer, je peux lui conseiller de ne pas fumer.

Marie : et pourquoi tu conseillerais à quelqu'un de ne pas fumer.

Youri : comme maintenant j'aurais laissé.

Marie : Pourquoi si toi tu fumes et que tu as fumé, pourquoi est-ce que tu conseillerais à quelqu'un de ne pas fumer ?

Youri : si moi je fumes, si je laisse, maintenant je peux te donner l'information que moi j'ai fumé, j'ai eu le problème comme ça et que j'ai laissé. Je peux te dire ça.

Marie : Parce que tu trouves que c'est un problème de fumer le tabac ?

Youri : oui.

Marie : Pourquoi c'est un problème ?

Youri : le problème...comme c'est la jeunesse, tu fais quoi quoi quoi et tu vas gagner l'argent. Comme c'est la jeunesse là, si tu promènes, tu vas avoir les petits travaux et tu vas gagner l'argent et acheter. Si tu es vieux, comme tu veux rester dans la grande famille, tu vas laisser ça.

Marie : et c'est à quel âge qu'on est plus vieux et qu'on laisse ça ?

Youri : moi 45 ou 50 comme ça. C'est que tu es devenu vieux comme ça.

Selon Youri, continuer à fumer le *tabac* une fois âgé est un problème. En effet, lorsque le consommateur est jeune, selon Youri, être en désaccord avec sa famille par rapport au fait de consommer des psychotropes n'est pas insurmontable parce qu'il est toujours possible de se débrouiller et de trouver des petits boulots. Souvenons-nous que Youri n'hésite pas à mentir à sa famille au sujet de sa consommation de chanvre indien et qu'il ne prend pas trop au sérieux les conseils donnés par ses aînés. Par contre, une fois plus âgé, il devient difficile de trouver ces petits boulots. Le soutien et la solidarité familiale deviennent essentiels. L'individu est de plus en plus dépendant de son entourage pour sa survie. Il est nécessaire d'être en bon terme

avec ce dernier et arrêter de consommer des substances psychotropes est une condition nécessaire.

❖ Comment arrêter ? Une autre vie

Les trois anciens consommateurs et Youri s'accordent sur le fait que l'initiative d'arrêter la consommation de psychotropes doit venir du consommateur lui-même. Personne ne peut forcer un consommateur à stopper sa consommation.

Youri : Si moi je fais quelque chose, c'est moi même qui vais m'asseoir un jour et penser que ce n'est pas bien.

Djouba : j'ai tout arrêté. [...] c'est la décision

Marie : si tu décides d'arrêter...

Djouba : voilà c'est la décision seulement. [...] Si il y a pas quelqu'un même qui peut conseiller un drogué de laisser ça. C'est lui-même qui doit voir, aller dormir, penser sa vie avant de laisser.

Une fois la décision prise, il faut s'y tenir. Or, la dépendance physique et psychologique est bien réelle. Chacun des anciens consommateurs a sa technique pour résister au manque lorsque ce dernier se fait sentir dans les jours creux. Djouba prend des médicaments pour le rhume qui assomment légèrement et font dormir le temps que l'envie passe. Youssouf a arrêté de fumer le chanvre indien. Il a remplacé cette consommation par celle des *comprimés* pour ensuite se limiter à l'alcool. En réduisant ainsi progressivement sa consommation, il espère à terme ne plus rien consommer.

Marie : Est-ce que le corps a été malade au début quand tu as arrêté tout ça ?

Djouba : J'étais malade...il y a des jours même que mon corps...ça réclame

Marie : Et ça a duré combien de temps que le corps réclame ?

Djouba : ça a duré...même il y a des jours que ça réclame, même au marché, les jours que je ne suis pas content quoi. Voilà. Jusqu'à présent. Il y a des moments que ça revient.

Marie : A ce moment-là alors, tu résistes à l'envie de reprendre ?

Djouba : Je ne prends pas ça. Je cherche quelque chose...les médicaments...des produits contre le rhume. Si tu prends ça, tu dors normal et ça s'en va. C'est 100F-100F et si moi je prends deux comme ça, ça calme.

Les trois anciens consommateurs ont également choisi un certain isolement par rapport à leur ancienne vie. En effet, il ne s'agit pas seulement d'arrêter de consommer, c'est un changement de vie qui est radical pour Djouba et Boubaki. Ils ne fréquentent plus les mêmes personnes que lorsqu'ils consommaient ni les mêmes lieux. Djouba et Boubaki sont devenus des maraîchers et passent la majeure partie de leur temps dans les *jardins*. Djouba habite en

ville et y à sa cour avec sa femme et son bébé. Il y revient donc régulièrement même s'il lui arrive de dormir dans les jardins. Boubaki habite près des *jardins* et ne revient que très exceptionnellement en ville. Il explique que son nom et lui-même sont *gâtés*, c'est-à-dire que l'image négative de consommateur et de bandit lui colle à la peau. Djouba et Boubaki ne fréquente plus aucun débit de boissons même à l'occasion de fête comme celle du réveillon du 31 janvier. Djouba refuse d'avoir le moindre contact avec des consommateurs de psychotropes afin de ne pas être influencé et tenter de consommer à nouveau. Leur vie se résume au travail dans les *jardins* et à leur famille.

Djouba : Aller au kiosque là ou dans une buvette même aller au film, je ne parviens pas. Maintenant, si je ne suis pas au marché, je suis ici. Même la nuit je viens ici. Et puis il y a des amis aussi qui peuvent te provoquer, te dire il faut prendre donc alors tu peux le prendre mais c'est pas bon. Il faut organiser toi-même, la vie c'est comme ça. Sinon il y a des amis aussi, si tu n'aimes pas faire quelque chose, un ami va te pousser pour faire comme ça. Il y a des mauvais amis aussi. Moi même je peux dire que j'ai laissé mais il y a peut être un ami qui peut me pousser et recommencer encore et gâter ma vie. Moi je veux pas ça. [...] même si tu prends pas l'alcool là, si tu vas aller là-bas, dans trois jours, quand il va prendre l'alcool, toi aussi tu vas recommencer à prendre l'alcool. Donc moi je me méfie des invitations comme ça. Je refuse. Même le 31, on m'a invité dans les bars, les dancings, j'ai refusé. J'étais à la maison chez moi avec la femme. C'est ça qui est bon.

Youssef est et a toujours été mécanicien. Il ne fréquente plus non plus les mêmes personnes que pendant la période où il consommait d'autres substances que l'alcool. Il a également concentré sa vie sur son travail et sa famille.

❖ Pourquoi arrêter ?

Divers raisons ont motivé mes trois interlocuteurs à arrêter de consommer.

La première est liée au fait qu'ils ont tous les trois une expérience d'une dizaine d'années dans la consommation de psychotropes. Ils ont eu le temps de voir des amis se faire arrêter pour ce motif par la police ou la gendarmerie et passer du temps en prison. Certains y sont même décédés.

Djouba : Et puis aussi mon ami a fait six mois à la prison et il a pas fait deux semaines et il est parti. Il est mort à la prison après deux semaines. Comme on l'a enfermé là-bas à la prison, il peut pas gagner le tabac, il peut rien faire.

Ensuite, certains amis de mes interlocuteurs sont décédés suite à des maladies ou ont perdu la raison. Mes interlocuteurs associent clairement la consommation de psychotropes à ces

événements tragiques. Ainsi, de cette façon, Youssouf a vu disparaître tout son groupe d'amis avec lesquels il fumait le *tabac*. Cela l'a terriblement marqué.

Youssouf a également décidé d'arrêter de consommer des *comprimés* parce que, lorsqu'il était sous influence, il a réalisé des choses qui ne sont pas bonnes comme, par exemple, des petits vols. De plus, il ne se souvenait plus de ses actes et voyait diminuer progressivement sa capacité de réflexion.

Il était également difficile aux anciens consommateurs de constater sur la famille l'impact de l'image négative associée à leur consommation. Cette dernière conduit à un grand désarroi au sein de la famille.

Djouba : Dans ma famille même, dans mon quartier, pour prendre le tabac, 10 personnes, des voyous venaient pour me chercher pour fumer le tabac et donc beaucoup de gens posaient les questions, qu'il fait quoi. [...] Une fois que moi j'ai pris ça, mon papa même à pleurer de laisser ça, que c'est pas bon. Moi je suis rentrer et j'ai pensé que mon papa a pleuré à cause de moi. C'est à cause de ça que moi j'ai laissé.

Enfin, mes trois interlocuteurs ont arrêté de consommer pour prendre leurs responsabilités d'homme. Djouba a arrêté lorsqu'il s'est marié et qu'il a du assumer sa propre famille. Boubaki a arrêté parce qu'il se rendait compte qu'il ne pouvait pas assurer un soutien financier et matériel à ses parents vieillissants. Au contraire, il était toujours dépendant de ces derniers. Je pense que cette prise de conscience est une raison essentielle à l'arrêt de leur consommation.

Parmi les motivations à consommer il y avait notamment ce mal être lié au fait de ne pas trouver sa place dans la société, de ne pas avoir de travail, de ne plus être vraiment un enfant, de ne pas être un adulte. Consommer des substances psychotropes leur donnait le *cœur dur*. Ils avaient le sentiment d'être un homme. La période de consommation de Djouba et d'un autre ancien consommateur était couplée avec une période trouble marquée par la contrebande, les bagarres, la clandestinité,...

Djouba. On prenait ça, on se sent homme.

Or, être un homme, c'est assumer ses responsabilités auprès de sa famille et de ses parents. C'est également se marier et avoir des enfants.

Marie : Et qu'est-ce qui fait que maintenant tu te sens homme sans prendre la drogue?
Djouba : Parce que ma maman est content, mon papa est content. Si je gagne 5000 ou bien 3000, j'enlève 500 pour donner à mon papa ou bien 500 à ma maman. [...] Moi j'ai un enfant et c'est en laissant les trucs là que maintenant je suis devenu un homme. Et je suis content. [...] L'argent est quelque chose qui peut faire beaucoup dans ma famille comme aller payer du savon et le donner à ma vieille. C'est plus important qu'aller boire

la bière. [...] Maintenant je suis respecté [...] Je gagne mon argent pour aller donner à ma femme et mon bébé ou si je gagne un tissu ou des chaussures ou si je charge 2 kg de riz ou 3 kg. La femme prépare et on mange ensemble et je suis content. Je suis devenu responsable mais si tu prends ça, tu n'es pas responsable. [...] Si tu respectes pas ta maman ou bien ton père là, tu peux pas être un homme. Si tu fais quelque chose que ta maman pleure ou bien que ton père pleure, c'est pas bon. Il faut faire des sacrifices même avant d'être un homme. Ta vie, c'est eux qui t'ont mis au monde. Si ta maman ou bien ton papa ne sont pas d'accord avec toi, même prier Dieu c'est zéro. Faut faire quelque chose qu'ils soient content avec toi, qu'ils aient un fils.

Comme l'explique A. Badini, en quittant la période de la jeunesse, en devenant homme, le jeune accède à l'état de responsabilité sociale et morale de l'adulte. Fonder un foyer pour être un individu « complet » est le dernier rite de passage pour acquérir ce statut d'adulte. A. Badini précise que le mooré ne dispose pas, à sa connaissance, d'un concept général pour définir l'âge « adulte » en tant qu'étape. Le terme *rawa* (homme) désigne l'homme en tant qu'adulte avec cette dimension sociale fondamentale qu'il réalise par le mariage et la procréation. Il signifie également « homme » dans le sens « d'être un homme », c'est-à-dire responsable.⁴³ « Le mariage et la procréation peuvent donc être admis comme la marque du stade adulte de l'individu. [...] En conférant aux individus un nouveau statut (adulte, membre à part entière de la société), le mariage leur impose en contrepartie de nouvelles responsabilités, des droits mais aussi des devoirs en fonction desquels ils continueront leur ascension dans la pyramide des êtres. »⁴⁴

❖ Une possible réinsertion sociale ?

En même temps que d'arrêter toute consommation, Djouba et Boubaki se sont posés et ne voyagent plus ni à l'intérieur, ni à l'extérieur du Burkina comme ils le faisaient au par avant. Ils ont cessé toute activité douteuse et ont une vie calme. Ils se sont mariés et aident leurs parents. Cependant, alors qu'ils ont réalisé le schéma socialement valorisé, aucun des deux n'a véritablement retrouvé une image positive.

Marie : Et maintenant que tu as une femme et un bébé, que tu travailles et que tu as laissé l'alcool et la drogue, est-ce que les gens te respectent de nouveau ?

Djouba : Il y a les gens qui savent que moi j'ai laissé et il y a les gens aussi qui font semblant que moi je n'ai pas laissé.

Marie : Comment ça ? Explique moi plus...

⁴³ BADINI, A., *Nâître et grandir chez les Moosé traditionnels*, Ed. Sepia, Saint-Maur-des-fosses, 1994, p. 68.

⁴⁴ BADINI, A., *Op. cit.*, p. 72-73.

Djouba : il y a les amis qui me connaissent bien là et qui savent que moi j'ai laissé et il y a aussi d'autres qui font semblant que c'est pas vrai que j'ai laissé. Comme mon nom est déjà gâté là, je ne peux pas...c'est déjà gâté.

Marie : Ils gardent la mauvaise image de toi...

Djouba : Voilà.

Alors que les trois anciens consommateurs « sont rentrés dans le droit chemin », leur image ne s'en trouve pas revalorisée. A l'exception de la famille et d'un petit groupe restreint d'amis, le reste de la communauté ne change pas son regard. Ce dernier reste négatif. Différents éléments sont alors mis en place par Djouba et Youssouf pour tenter de restaurer une image positive. Outre soutenir sa famille et s'éloigner de tout ce qui concerne la consommation de psychotropes, Djouba s'est mis à prier et à être un musulman pratiquant.

Marie : Et est-ce qu'il y a des choses que tu peux faire pour avoir une meilleure image, pour changer ton image ?

Djouba : Oui. En priant, en causant beaucoup avec des gens qui ne prennent pas ça, des gens aussi qui ne prennent pas l'alcool, des gens aussi qui ne prennent pas la drogue. Et aussi en priant...prier Dieu seulement. Avant moi, je ne priais pas. Aller à la Mosquée ou bien...non moi je ne priais pas. Mais maintenant moi je prie.

Youssouf est celui qui met en place le plus de stratégies pour restaurer son image. Il soutient financièrement sa famille. Il se concentre sur son travail et essaie de le réaliser le mieux possible. Il évite de parler d'argent et de fixer un prix. La personne lui donne ce qu'elle peut par rapport au travail réalisé, selon sa satisfaction. Ensuite, il veille à rentrer tous les jours avant 23h et s'assure qu'il a des témoins qui l'ont vu rentrer. Enfin, il s'est donné c'est image d'*alcoolique sympathique* qui fait rire plutôt que provoquer des bagarres et qui distribue des bonbons aux enfants. Il explique ainsi que les gens de son entourage direct sont indulgents avec lui et le trouve comique et sympathique. Boubaki a renoncé à restaurer une image positive de lui à l'extérieur de sa famille et préfère l'isolement.

Ainsi, il semble difficile de restaurer une image positive et valorisée par le reste de la communauté une fois que cette dernière a dévalorisé l'image de quelqu'un. Ce constat ne concerne d'ailleurs pas uniquement les anciens consommateurs de psychotropes. C'est également le cas pour les filles-mères qui, une fois qu'elles ont eu un premier enfant, ne sont plus considérées de la même façon.

Conclusion

Après un terrain de seulement quatre semaines, il est difficile de conclure la réflexion qui en est issue. Ce travail correspond plutôt à plusieurs thèmes effleurés ou portes entrouvertes. Ces derniers ne sont pas forcément innovants d'un point de vue scientifique mais m'ont semblé importants par rapport à ce que j'ai rencontré sur le terrain. Il faudrait maintenant continuer à ouvrir ces portes en approfondissant la réflexion tant sur le terrain que par des lectures appropriées.

La problématique de départ porte sur la consommation de psychotropes chez les jeunes dans une ville émergente du Burkina Faso et l'ensemble des représentations qui y sont associées. Comme Werner le définit, une substance psychotrope est une substance pharmacologiquement active dont au moins un des effets est de modifier le fonctionnement du système nerveux central et, par voie de conséquence, d'agir sur le psychisme et le comportement. L'idée est de se centrer sur les produits dont la consommation abusive est à haute toxicité et représenterait un risque potentiel non seulement pour l'individu mais également pour la collectivité. L'intention de ce travail est de donner la parole aux jeunes consommateurs et de comprendre tout ce qui gravite autour de la consommation de psychotropes. Il est important d'aborder cette problématique en tant qu'expérience subjective et d'essayer d'en rendre compte. Ensuite, la consommation de psychotropes est un révélateur des transformations à l'œuvre dans la société rencontrée. Cette problématique permet également d'interroger les processus de construction de la marge d'une société.

Bien que la consommation de psychotropes soit un sujet extrêmement délicat et secret, à force de patience et au fil des rencontres, je suis progressivement entrée dans l'épaisseur de ce terrain. J'ai mis en place une méthode permettant de préserver l'anonymat des mes interlocuteurs et d'assurer une complète discrétion lors de nos rencontres. Il m'a fallu apprendre un nouveau lexique et sa signification concernant la consommation de psychotropes. Une relation de confiance et de respect entre mes interlocuteurs et moi-même a pris place. Une part importante de mon terrain s'est consacrée à entretenir ces relations. Néanmoins, malgré que le français soit de plus en plus couramment parlé, ne pas comprendre

ni parler le mooré qui est la langue locale principale, reste un handicap. Passer par un traducteur ne permet pas de le dépasser entièrement.

Dans le premier chapitre de ce travail, je me suis penchée sur les substances psychotropes consommées dans la ville étudiée et les différents types de consommations qui y sont associées. Les produits rencontrés sont le chanvre indien ou *tabac*, les médicaments psychotropes ou *comprimés*, les solvants organiques ou *dissolutions*, et l'alcool ou *liqueurs*. L'héroïne, la cocaïne et leurs dérivés ne sont pas encore présents sur le marché des psychotropes de la ville étudiée bien que présents au Burkina Faso. A chaque psychotrope sont associés un ou plusieurs types de consommation.

Le *tabac* ou chanvre indien est essentiellement consommé afin de *sciencer* et de penser à son avenir, d'être calme et positif, de diminuer l'agressivité. Il permet également à son consommateur d'avoir le *cœur dur*, d'avoir de l'énergie, de la motivation et de ne plus avoir peur. La raison de la consommation invoquée par les jeunes est leur situation précaire tant à un niveau économique que familial. Fumer du *tabac* n'est pas perçu comme un problème mais comme faisant partie intégrante de la solution pour améliorer sa situation. La consommation de *tabac* sans excès permet de garder la maîtrise de soi, valeur sociale cardinale. Ce dernier est fumé soit seul, soit en groupe. Dans ce dernier cas, il est un élément fédérateur renforçant la cohésion du groupe qui partage une cigarette de chanvre indien. Le *tabac*, substance naturelle et non synthétisée par l'homme, serait moins toxique que les autres produits psychotropes parce qu'il agit directement sur le cerveau via la fumée sans passer dans le corps par le sang.

La consommation de médicaments psychotropes ou de *comprimés* est caractérisée par le secret qui l'entoure. Si l'usage des *comprimés* est maîtrisé, rien ne permet d'en déceler l'absorption. Autour de ce type de consommation remarquable par son caractère solitaire, il n'y a aucune idée de partage ni d'interaction sociale au sein d'un groupe. L'usage de *comprimés* est probablement très répandu dans l'ensemble de la population. Outre la question de l'automédication, ces produits sont recherchés soit pour leurs effets dopants et stimulants dans le cadre d'activités physiques très éprouvantes, soit pour leur effet tranquillisant. Le dosage de ces substances peut être parfaitement contrôlé. Néanmoins, en cas d'excès, le consommateur perd toute maîtrise de lui-même. Les usagers de ces substances ont conscience de leur toxicité sauf dans le cadre de l'automédication. En dehors de leur usage thérapeutique

prescrit par un médecin, ces produits sont toxiques parce que, d'une part, ils sont non naturels puisque synthétisés par l'homme, et d'autre part, ils passent dans le corps via le sang puisque avalés et digérés. Est communément répandue l'idée que l'usage des *comprimés* peut entraîner la folie voire la mort. Une dépendance du consommateur est reconnue pour ces produits.

La consommation des solvants organiques ou des *dissolutions* est particulièrement honteuse et désapprouvée même par des consommateurs d'autres substances psychotropes. Cela provient essentiellement de deux éléments. Tout d'abord, les dissolutions sont des substances associées aux enfants de la rue dont l'image est très négative. Ensuite, la consommation de ce produit conduit à une sortie du groupe tant physique, mentale que symbolique. L'usager part dans un voyage hallucinogène solitaire et délirant dans lequel il perd tout contrôle de lui-même et toute conscience de la réalité. Les *dissolutions* sont connues comme étant extrêmement toxiques car non destinées à la consommation. Consommer ces produits conduirait à la folie et à la mort. Contrairement à toutes les autres substances psychotropes rencontrées, les *dissolutions* ne sont pas forcément consommées quotidiennement. Il peut s'écouler plusieurs mois entre deux prises. Celles-ci sont liées à un mal-être profond chez l'usager et à une volonté d'oublier. Deux autres incitants sont la facilité d'accès du produit car vendu légalement et son prix très attractif.

La consommation d'alcool est bien présente dans la ville étudiée alors que les habitants de cette dernière sont en grande majorité de confession musulmane. Ce type de consommation concerne essentiellement les hommes de tous les âges, qu'ils soient actifs ou non. L'alcool est subdivisé en trois catégories : la bière ou simple pils ; la Guinness, bière plus forte en teneur d'alcool ; le vin et les alcools dit *frelatés* ou *liqueurs*. Lorsque sont évoqués les problèmes éventuels liés à la boisson, ce sont les *liqueurs* qui sont principalement visées. Ces dernières sont très attractives car meilleures marchées que la bière. Elles peuvent être consommées afin de *chauffer* le corps et de donner l'énergie nécessaire pour poursuivre ses activités. Leur consommation peut également revêtir un caractère plus social. C'est l'occasion de partager un moment avec des amis et de se retrouver entre hommes. Pour les jeunes plus particulièrement, l'alcool est attractif parce qu'il a un effet désinhibant. Il serait aussi en lien avec l'idée de virilité et de puissance sexuelle. La consommation excessive d'alcool est très difficile à camouflée. L'usager perd la maîtrise de lui-même. C'est la seule substance psychotrope qui est consommée délibérément de façon excessive afin d'oublier ses soucis. La consommation

en excès conduirait à une augmentation de l'irritabilité et de l'agressivité du consommateur. Une accoutumance et une dépendance à ce type de substance arrivent relativement rapidement.

Le premier contact avec une substance psychotrope est toujours déterminant. La continuation de la consommation ne dépend pas d'une notion de bien ou de mal ni d'un interdit franchi ou respecté. La substance va être consommée ou non à l'avenir sur base de l'expérience de la première fois, selon qu'elle est réussite ou non. La première expérience est toujours initiée par un pair, un ami lui-même consommateur. La consommation de produits psychotropes peut également être induite par la pression du groupe de pairs, qu'elle soit volontaire ou non, consciente ou non. Une grande importance est accordée au fait d'être intégré et respecté dans un groupe, de ne pas se retrouver seul et d'être comme les autres.

Ensuite, le deuxième chapitre traite du fait de consommer pour travailler. La réalisation de travaux dangereux ou éprouvants physiquement fait partie des motifs invoqués pour la consommation de certaines substances psychotropes. Les trois types de travaux que j'ai rencontrés, sont le chargement et déchargement des camions, le maraîchage et la recherche de l'or dans les mines. Différentes façons de consommer différents produits sont associées à la réalisation de ces travaux. Outre le Nescafé, ce sont les *comprimés* qui sont essentiellement consommés pour leurs effets dopants et stimulants. Ceux-ci sont pris à forte dose. Le chanvre indien peut également être consommé. Généralement, chaque consommateur s'en tient à son type de substance psychotrope sans effectuer de mélange. Seuls les consommateurs mineurs sont caractérisés par le mélange de substances différentes et une consommation nettement supérieure à cause des risques encourus dans les mines. Soulignons que tous les travailleurs dans ces domaines ne consomment pas forcément des substances psychotropes.

Ainsi, la consommation de psychotropes peut être directement liée à certains types d'activités. Ces dernières constituent une strate socio-économique nécessaire à la société alors même que ceux qui les réalisent, sont généralement considérés comme en marge de cette société. Cette situation amène à penser que la marge d'une société ne se construit pas en dehors de cette société. Au contraire, elle est incluse dans celle-ci et peut notamment y jouer un rôle fonctionnel essentiel, alors même qu'une partie de la société refuse cette marge et voudrait la voire disparaître.

La troisième partie de ce travail est consacrée aux regards extérieurs portés sur les jeunes consommateurs et la perception qu'ils en ont. Les usagers de psychotropes définissent clairement une distinction entre eux-mêmes et les Autres non consommateurs.

De manière générale, les consommateurs de psychotropes sont considérés très négativement par le reste de la communauté. Ce sont des *bandits, des drogués qui fument le tabac pour voler et se battre ou être des coupeurs de route. Ils sont mauvais et ne veulent pas travailler.* Ils sont évités un maximum par les non consommateurs. Pour une majeure partie de la communauté, les *drogués*, ce sont en fait les enfants ou les jeunes de la rue qui, selon eux, se retrouvent dans cette situation par leur faute, parce qu'ils refusent de se plier aux règles de la famille et ne respectent pas les parents. Ils sont responsables de leur propre situation.

Cette image terriblement négative est coriace dans l'ensemble de la communauté, même au près de certaines personnes instruites et de certains travailleurs sociaux. Souvent, la seule politique pouvant être envisagée concernant la consommation de psychotropes est répressive parce que les consommateurs seraient tous des *délinquants*. Ceux-ci sont *le fléau de la société* et la cause de l'augmentation de la violence dans les lieux publics. La *drogue* serait également un problème amené par la modernité.

Ensuite, l'ensemble des jeunes rencontrés entretient une relation complexe avec leur famille, pour autant qu'ils aient encore un contact avec cette dernière. La famille désapprouve la consommation de psychotropes. Les aînés conseillent au jeune de stopper toute consommation. Ce dernier possède différentes alternatives. Il peut choisir de suivre les conseils de sa famille afin de ne pas se retrouver sans son soutien. Etre hors de la famille signifie bien souvent être hors société, sans aucun recours, étant donné l'absence d'action de l'Etat dans le domaine social. Ensuite, le jeune consommateur peut mettre en place diverses stratégies afin de camoufler sa consommation. Il peut aller jusqu'à mentir à son entourage. Néanmoins, malgré ces stratégies, dès que la famille a des doutes, les relations avec le jeune se modifient. Ce dernier a l'impression de ne plus être considéré, de ne plus être respecté. La confiance est ébranlée. Il arrive également que certains jeunes finissent par rejeter les conseils de la famille. Ils décident alors de choisir un autre référent qui se situe à l'extérieur de la famille : le groupe de pairs et son leader qui devient un équivalent au grand frère. Dans ces cas-là, le jeune peut se détacher complètement de sa famille. La non considération, le non respect du jeune consommateur n'aboutit pas à une exclusion explicite de la famille qui se

traduirait par la mise à la rue directe du jeune. Néanmoins, une exclusion physique et symbolique peut être clairement marquée et entraîner parfois des situations extrêmes. Les familles sont plongées dans un profond désarroi face à la consommation de leurs jeunes. Celui-ci peut s'extérioriser sous différentes formes comme, par exemple, la colère, la tristesse, la démission, la détresse....

Enfin, tous les jeunes rencontrés aspirent à se marier et à fonder une famille. Il s'agit du schéma socialement valorisé. Néanmoins, à l'exception de deux anciens consommateurs, aucun de mes interlocuteurs n'a de femme ni d'enfant ni même une petite amie. La relation des jeunes consommateurs avec les filles est relativement complexe. Le climat de confiance entre les filles et les jeunes rencontrés est tendu. Ces derniers n'ont pas confiance dans celles-ci. Ils craignent qu'une fois entrées dans leur intimité, elles les dénoncent pour consommation de psychotropes ou qu'elles se jouent d'eux. De plus, sous influence, certains d'entre eux commettent des violences morales et physiques à l'encontre des filles. Cette situation n'est pas améliorée par l'idée d'*amour commercial* répandue dans l'ensemble de la société et l'idée préconçue de l'infidélité des filles. Associée à la précarité financière et matérielle des jeunes consommateurs, cette situation débouche sur très peu de mariage. Or, chez les Mossé, le mariage est le dernier rite marquant l'entrée dans le stade d'adulte et d'homme responsable. Ainsi, ces jeunes avançant dans l'âge se retrouve sans ce statut d'homme adulte et responsable mais ne sont plus pour autant des enfants. Ils ne trouvent pas véritablement leur place dans la société et restent dépendants de leurs parents au lieu de pouvoir les aider à subvenir à leurs besoins.

Le quatrième et dernier chapitre est issu de la rencontre avec d'anciens consommateurs de psychotropes. Ceux-ci s'accordent sur le fait que l'initiative d'arrêter la consommation de psychotropes doit venir du consommateur lui-même. Personne ne peut forcer un consommateur à stopper sa consommation. Une fois la décision prise, pour s'y tenir malgré le manque psychologique et physique, chacun a sa technique. Néanmoins, ils partagent tous l'idée qu'un changement de vie radical s'impose, caractérisé par un certain isolement et par un changement de fréquentation de personnes et de lieux. Leur vie est axée autour de la famille et de leur travail. Ils veillent à remplir leurs responsabilités en aidant à subvenir aux besoins de leurs parents et en assumant leur rôle d'époux et de père, lorsque c'est le cas. De cette façon, ils remplissent leur rôle d'homme adulte et responsable. Néanmoins, alors que ces anciens consommateurs réalisent le schéma socialement valorisé, aucun d'eux n'a

véritablement retrouvé une image positive dans l'ensemble de la société. A l'exception de la famille et d'un petit groupe restreint d'amis, le reste de la communauté ne change pas son regard. Ce dernier reste négatif. Ainsi, il semble difficile de restaurer une image positive et valorisée par le reste de la communauté une fois que cette dernière a dévalorisé l'image de quelqu'un.

Comme signalé ci-dessus, ces différentes pistes demanderaient maintenant à être explorées plus amplement. La lecture d'ouvrages touchant aux différents domaines évoqués ne peut qu'alimenter cette réflexion. De plus, différents éléments restent encore dans l'ombre comme, par exemple, la question des femmes consommatrices de substances psychotropes. Il serait également intéressant de mener une partie de la réflexion dans les milieux plus aisés afin de comprendre si la perception de ces jeunes est différente de celle des jeunes en situation de précarité matérielle et financière. La question des croyances et de la religion n'a pas non plus été abordée dans ce travail. Enfin, une place prépondérante a été accordée à la parole et aux perceptions des jeunes consommateurs. Il pourrait être intéressant d'inclure dans cette réflexion une place plus grande à la parole de leur entourage comme, par exemple, la famille ou les filles.

Ce premier terrain a eu comme conséquence principale de m'ouvrir les yeux et de m'offrir un autre regard sur le monde qui nous entoure et les différentes réalités qui le composent. J'ai découvert les angoisses mais surtout les joies et l'exaltation liées au terrain ethnographique. A travers cette expérience, ce n'est pas un monde autre que j'ai découvert mais bien un autre monde avec d'autre façon d'être au monde. Après mon retour, j'ai également pleinement pris conscience que ce regard pouvait être vécu dans nos sociétés occidentales, que cet ailleurs est présent ici aussi. Je pense néanmoins que ce déplacement géographique premier m'était nécessaire parce qu'il m'a permis de prendre la pleine mesure de ce regard anthropologique et de la proximité éloignée qu'il implique. Cette expérience a suscité une fascination passionnante chez moi que j'espère avoir réussi à vous faire partager.

Bibliographie

AGIER, M., (ss la direction de), *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*, Ed. Jean Michel Place, 1997.

AGIM, *Compendium 2001*, Association Générale de l'Industrie du Médicament asbl., Bruxelles, 2001.

BADINI, A., *Naître et grandir chez les Moosé traditionnels*, Ed. Sepia, Saint-Maur-des-fosses, 1994.

BEN AMAR, M., *Pharmacologie du cannabis et synthèse des analyses des principaux comités d'experts*, Drogues, santé et société, volume 2, n°2, Montréal, 2004.

CARATINI, S., *Les non-dits de l'anthropologie*, PUF, 2004.

DAMASIO, A.R., *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Ed. Odile Jacob, Paris, 1995.

FAVRET-SAADA, J., *Glissement de terrain*, Entretien avec Jeanne Favret-Sadaa publié en 2004, consulté sur Internet sur le site <http://www.vacarme.eu.org>

FAVRET-SAADA, J., *Etre affecté*, Gradhiva, 8, 1990.

LATOURE, B., *Aramis ou l'amour des techniques*, Ed. La Découverte, Paris, 1993.

Le Petit Larousse illustré, Larousse-Bordas, Paris, 1998.

MORIN, E., *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Ed. du Seuil, Paris, 1973.

ORGANE INTERNATIONAL DE CONTROLE DES STUPEFIANTS, *Rapport annuel 2005*, p. 46-55. Consulté sur Internet <http://www.incb.org/incb/index.html>

WERNER, J-F., *Urbanisation et déviance. Etudes anthropologiques sur la drogue au Sénégal*, Cahier des Sciences Humaines, n°29 (1), Paris, 1993.

Site Internet

Site de Infor-drogue Belgique <http://www.infor-drogues.be> consulté le 22.07.06. et le 28.07.06.

Dictionnaire français sur les médicaments et leurs propriétés

<http://www.vidal.fr> consulté le 22.07.06.

<http://dictionnaire.doctissimo.fr> consulté le 22.07.06.

Site Internet des laboratoires Roche <http://www.roche.fr> consulté le 22.07.06.